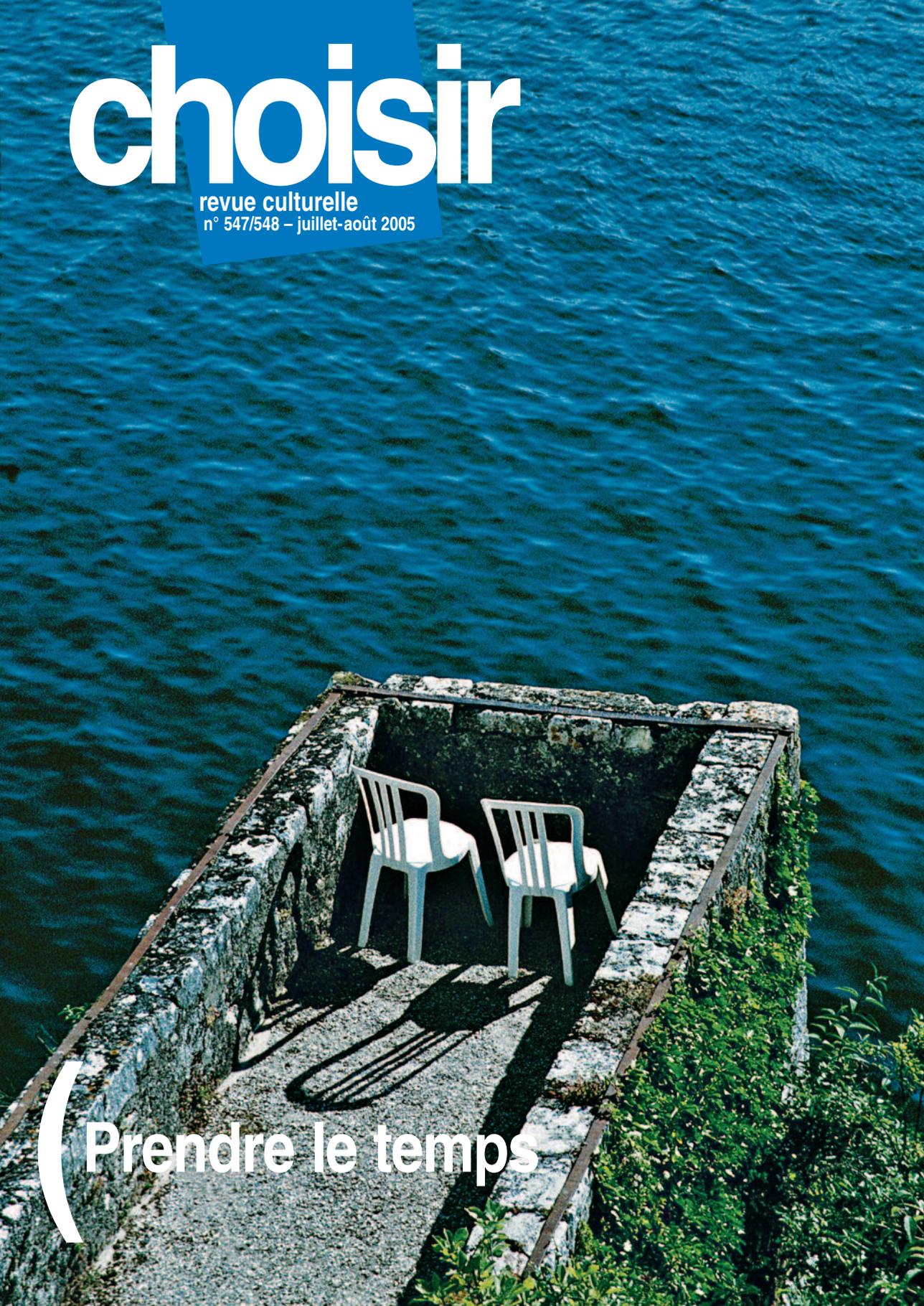


choisir

revue culturelle

n° 547/548 – juillet-août 2005

A high-angle photograph of two white plastic chairs sitting on a weathered stone ledge. The ledge is situated on a rocky outcrop overlooking a vast expanse of deep blue water. The chairs are positioned side-by-side, and their shadows are cast onto the stone surface. The water shows gentle ripples, and some green foliage is visible on the right side of the ledge.

Prendre le temps



Pourquoi

*Pourquoi laissons-nous fuir le temps
et du passé ne retenir
les heureuses joies de communion ?
On ne peut, hélas du bonheur
allonger la vie. Et si l'on veut
que le présent toujours demeure,
il faut miser sur l'Eternel,
ouvrir son âme à l'invisible
pour qu'enfin adviennent les jours
qui sont des « présents absolus ».*

Elisabeth A.



choisir

n° 547/548 - juillet-août 2005

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Rédaction

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Conception graphique

studio Loys (Annecy)

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 80.-
Etudiants, apprentis, AVS : FS 55.-
CCP : 12-413-1 «choisir»
Pour l'étranger :
FS 85.- Par avion : FS 90.-
€ : 56.- Par avion : € 60.-
Prix au numéro : FS 8.-
En vente dans les librairies Payot et
Saint-Augustin

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Pierre Emonet
p. 10 : Alain Pinoges/CIRIC
p. 14 : Willi Stolz
p. 20 : Jacqueline Huppi
p. 30 : Jerusalem, Courtesy A. Gorr
p. 34 : Giraudon
p. 37 : Esprit
p. 43 : Fondation Pierre Gianadda

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
L'art de vivre <i>par Pierre Emonet</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Contraintes et débordements <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
Spiritualité	9
Le stress ou la lenteur <i>par Pierre Emonet</i>	
Philosophie	13
Le temps d'exister <i>par Michel Cornu</i>	
Psychologie	18
Remettre les pendules à l'heure <i>par Marie Romanens</i>	
Société	23
La vitesse : enjeux politiques <i>par Michel-Maxime Egger</i>	
Religions	28
Les enseignements du Shabbat <i>par Jean Halpérin</i>	
Lettres	32
De la délicatesse et de la volupté <i>par Gérard Joulié</i>	
Portrait	36
Emmanuel Mounier <i>par Karel Bosko</i>	
Libres propos	40
Expositions	42
Une saison française <i>par Geneviève Nevejan</i>	
Livres ouverts	46
Des jeunes en crise <i>par Amanda Garcia</i>	
Livres reçus	51
Chronique	52
La voix des peuples <i>par Pascal Décaillet</i>	

L'art de vivre

Prendre le temps ! La formule a quelque chose de paradoxal. Alors que le temps est un des biens les plus précieux qui nous soit accordé par le Créateur, celui que chacun trouve dans son berceau, sans discrimination, par le seul fait de s'être donné la peine de naître, voilà que l'on déclare privilégié celui qui peut prendre du temps. Ce chanceux, on le regarde avec un mélange d'envie et d'admiration. Le malaise est plus profond qu'il n'y paraît à première vue ; il témoigne d'une mauvaise gestion du temps. Je ne parle pas des pauvres contraints de courir du matin au soir pour nouer les deux bouts, mais bien de ces gens qui n'ont plus le temps de vivre parce qu'ils acceptent comme une fatalité de se faire dépouiller d'un capital de départ des mieux partagés. La carrière professionnelle, le clientélisme, l'ambition, l'ascension dans l'échelle sociale, l'appât du gain, les intrigues politiques, les modes, l'industrie des loisirs, toutes ces obligations ne sont que des voleurs sans pitié. En multipliant les heures de bureau, en alignant les kilomètres, en enchaînant les performances, on leur ouvre la porte et on accepte de se faire détrousser, tout en gémissant qu'on n'a plus le temps de vivre. Le prix à payer est exorbitant : drames conjugaux, carences dans l'éducation des enfants, « burn out », dépressions, jusqu'à ce qu'un accroc de santé les réveille et leur fasse comprendre qu'il faudra bien un jour prendre le temps de mourir.

Vivre est un art ; la société actuelle en a fait une performance à caractère économique. Jusqu'au dimanche, cet ultime espace de gratuité, qui est menacé. Ainsi disparaissent les uns après les autres des îlots d'humanisation, les rythmes et les rites, et ce lent déroulement du temps qui rend une société habitable. Tisser des relations en dehors de tout intérêt ; vivre de vraies rencontres sans craindre de tomber sous le pouvoir de son interlocuteur ; jouir du temps qu'il fait et communier avec la nature pour la recevoir, simplement, avec bonheur ; bénéficier de vrais loisirs ; s'asseoir avec des amis pour refaire le monde et partager l'espérance ; goûter le silence bienfaisant qui laisse affleurer la source ; accueillir la présence ineffable ; prier, méditer et déguster la vie à petits traits, comme on savoure un bon vin qui vous fait du bien et vous met en joie, seul y parvient celui qui est capable de dire un non résolu à l'abondance des informations, au flux des activités, à toutes ces choses importantes et nécessaires.

Les paroles les plus profondes et les plus décisives qui ont été proférées sur la vie renvoient toutes au lent mûrissement de la nature. Pour rappeler à ses disciples qu'une vie humaine doit produire du fruit, le maître de Nazareth leur parlait de fécondité, jamais de performances ou de rendement. A l'opposé des décevantes illusions du profit, son discours est une bonne nouvelle qui tient ses promesses : voyez donc les arbres et les fleurs des champs, regardez les oiseaux du ciel, écoutez le lent mûrissement des fruits et la patiente progression de la semence, mesurez la joie qu'ils annoncent, la moisson qui réjouira les corps et les cœurs ; ils vous enseignent la patience, la douce soumission aux rythmes de la nature, et qu'il est illusoire de vouloir tout, tout de suite.

Au seuil d'une période traditionnellement consacrée aux vacances, ce numéro de « choisir » ose faire l'éloge de la lenteur. En proposant à nos lecteurs une série de réflexions sur le temps, nous voudrions les inviter à prendre courageusement une autre direction, sans nécessairement courir au désert pour y chercher la lenteur et la nudité des horizons régénérateurs. Secouer la tyrannie du rendement et de la performance, cesser de croire, l'espace d'une saison, que le bonheur se cache dans la quantité des choses accumulées, ne plus se laisser dépouiller de son bien le plus précieux, en un mot comme en mille : prendre le temps de vivre. Une remarque d'Ignace de Loyola me revient à l'esprit : « Ce n'est pas d'en savoir beaucoup qui rassasie et satisfait l'âme, mais de sentir et de goûter les choses intérieurement » (Exercices spirituels, n° 2).

Pierre Emonet s.j.



■ Info

Prêtres étrangers en Suisse

Face au manque de vocations en Suisse, l'Eglise doit se résoudre à recruter davantage de prêtres à l'étranger, a déclaré Mgr Amédée Grab, président de la Conférence des évêques suisses (CES). Ces dernières années, seule une dizaine ou une quinzaine de permis étaient accordés par an, mais ce chiffre s'est révélé insuffisant pour faire face aux besoins des régions urbaines les moins catholiques du pays. L'Eglise a donc obtenu de Berne le droit d'accorder chaque année 25 permis de travail à des étrangers non-Européens. En Romandie, les prêtres étrangers sont généralement originaires d'Afrique, alors que ceux qui gagnent la Suisse alémanique sont plutôt asiatiques ou sud-américains.

■ Info

Communautés et ministères

Sur l'initiative de l'Institut de Missiologie d'Aix-la-Chapelle et de l'Institut international Lumen Vitae de Bruxelles, un séminaire international s'est tenu à Torhout, non loin de Bruges, du 30 mai au 3 juin. Quatorze théologiens et théologiennes et onze évêques, représentant vingt-deux diocèses des quatre coins du monde, se sont interrogés librement sur les changements qui affectent, un peu partout, l'« être-ensemble » des membres de l'Eglise catholique. Comment « faire-Eglise » dans des contextes si variés, mais tous influencés par une socialisation mouvante - et dans une Eglise aussi centralisée que l'Eglise de Rome ? Les participants ont réfléchi sur ce qui germe à partir de la créativité des Eglises elles-mêmes, et sur les obstacles, les difficultés et les éventuels

b l o c a g e s .

Ils ont discuté les problèmes des multiples communautés sans eucharistie, de l'ordination à la prêtrise d'hommes mariés, voire de l'ordination de femmes. Plus largement, ils se sont interrogés sur les manières dont une Eglise encore très « cléricale » pouvait progresser vers une Eglise où tous les membres, sur la base de leur baptême et de leur confirmation, se sentent pratiquement coresponsables.

Les participants n'avaient pas la prétention de résoudre les problèmes. Au-delà des peurs et des blocages, il s'agissait pour eux de mettre en route ou d'accélérer un processus de changement, de plus en plus perçu comme indispensable. Et pour cela, d'ouvrir largement la discussion.

■ Info

Religieux et politique

L'institut de sondage Ipsos a réalisé une enquête dans 10 pays développés concernant la position des populations face à une immixtion du religieux dans la politique. Ainsi 37 % des Américains estiment que le clergé devrait chercher à influencer les décisions des politiciens. Ils sont suivis des Italiens (30 %), puis des Canadiens (25 %). En France, où l'influence du laïcisme est forte, seuls 15 % des personnes sondés souhaiteraient davantage d'influence religieuse en politique.

■ Info

Italie : Eglise et politique

L'engagement de l'Eglise à l'encontre du référendum sur la procréation médicalement assistée, sur lequel les Italiens ont eu à se prononcer les 12 et 13 juin, a provoqué la polémique et relancé un vieux débat : l'Eglise doit-elle se mêler de poli-

tique ?

Pour mémoire, les évêques italiens ont appelé la population à s'abstenir de voter et ont reçu le soutien du pape Benoît XVI. Au final, seul un électeur sur quatre a voté, invalidant ainsi le référendum (la participation au scrutin devait atteindre 50 %). On ne peut estimer la réelle influence de l'Eglise dans ces résultats (la difficulté de la problématique y est aussi pour beaucoup), pourtant certains lui attribuent cette « victoire ». Pour Gianni Baget Bozzo, prêtre proche de Silvio Berlusconi, le cardinal Camillo Ruini, président de la Conférence épiscopale italienne, « a montré qu'il est le plus grand homme politique que l'Eglise ait eu ces vingt dernières années ». Pour sa part, l'archevêque de Lecce, Cosmo Francesco Ruppi, a déclaré le 13 juin au quotidien *Avvenire* : « Le référendum prouve que l'Eglise italienne avait raison et confirme que le catholicisme ne peut pas être marginalisé de la vie publique. »

Si l'engagement de l'Eglise a séduit plus d'une personne, il a le plus souvent été perçu comme une ingérence malheureuse. A la suite du philosophe italien Paolo Flores d'Arcais, directeur de la revue intellectuelle *MicroMega*, beaucoup d'Italiens rejettent « l'antique et antidémocratique prétention de l'Eglise à imposer au siècle les normes morales décollant de ses dogmes ». Pour les partisans du oui, la prise de position des évêques italiens est du même ordre que l'appel à l'objection de conscience des évêques espagnols contre la légalisation des unions homosexuelles : elle dépasse les déclarations de principe que l'on peut attendre de l'Eglise.

Inversement tout l'exercice du pape et du magistère de l'Eglise est de chercher à convaincre que leur conception de la vie et de la famille rejoint celle des « lois naturelles » qui seraient communes à tous les hommes et à toutes les civilisations et supérieures à toutes les lois hu-

maines.

■ Opinion

L'Eglise enseigne

« Le résultat du référendum en Italie pose un grand problème de conscience aux catholiques. Le rôle de l'Eglise est d'éclairer les consciences. Notamment quand il y a des problèmes nouveaux, il faut que la lumière de l'Evangile transmise par l'Eglise et par la réflexion séculaire des théologiens et du magistère les éclairent. C'est un service que l'on rend à l'humanité. Et l'Eglise a son mot à dire sur l'humain. Pour reprendre la formule de Jean XXIII, l'Eglise est *Mater et Magistra*. L'Eglise nous enseigne. Plus il y a d'ignorance - une ignorance qui ne touche pas seulement le contenu de la foi mais qui touche ses présupposés anthropologiques -, plus elle doit faire cet effort pédagogique considérable. Comment intervenir ? C'est une question circonstancielle. Cela dépend du pays, de sa mentalité, de la réceptivité des gens, de l'éducation démocratique. Mais que l'Eglise soit ferme et forte dans ses affirmations, c'est une nécessité pour tous. »

Cardinal Georges Cottier
interviewé par l'APIC (15 juin 05)

■ Info

Canada : fondamentalisme et politique

Selon la presse canadienne, des groupes chrétiens fondamentalistes cherchent à infiltrer les grands partis politiques du pays. Directeur du Canada Christian College et fondateur de la coalition pour la défense du mariage, Charles McVety a déclaré que les évangéliques sont effectivement actifs dans les grands partis ca-

nadiens, et en particulier au sein du parti conservateur. La coalition évangélique encourage ses adhérents à devenir membre d'un parti et à voter pour certains candidats choisis lors des assemblées d'investiture. Elle a aussi aidé un certain nombre de politiciens libéraux à s'assurer de l'investiture libérale avant les élections de l'an passé.

■ Info

Eglises et écologie

Le Réseau chrétien européen pour l'environnement (ECEN) a tenu son assemblée générale à Bâle, du 4 au 8 mai. 120 délégués orthodoxes, catholiques et protestants, issus de 30 pays de l'Europe de l'Est et de l'Ouest, ont été accueillis par les Eglises bâloises. ECEN est constitué par des spécialistes de l'environnement issus des Eglises ; il met en lien diverses traditions théologiques et expériences ecclésiales en rapport avec les problèmes environnementaux. Ce congrès de Bâle a permis de renforcer la collaboration œcuménique grâce à l'importante participation de catholiques chargés de l'environnement. D'autre part, l'échange qui a eu lieu sur l'engagement des Eglises dans le domaine écologique a conduit à des recommandations d'actions pratiques. Parmi celles-ci on trouve l'organisation dans les paroisses d'un « temps pour la création », l'utilisation plus efficiente de l'énergie grâce à l'établissement d'un bilan énergétique annuel, ainsi que l'adhésion à des placements financiers écologiques.

Un document élaboré sous la direction du théologien Christoph Stückelberger a été adressé à la Conférence des Eglises européennes et au Conseil des conférences épiscopales européennes. Les Eglises d'Europe sont invitées à prendre en compte leur responsabilité à l'égard

de la création menacée et à élever clairement leur voix lors des décisions politiques, sociales et économiques à venir. « Les chrétiens pourraient inciter les gouvernements à explorer activement et à appliquer rapidement les politiques fiscales environnementales les plus efficaces comme moyen pratique et efficient pour économiser de l'énergie, limiter la destruction de l'environnement et favoriser le recours aux ressources renouvelables. »

■ Info

Chrétiens et juifs

Le pape Benoît XVI, au cours d'une rencontre au Vatican avec les représentants du judaïsme mondial, le 9 juin, s'est engagé à poursuivre le rapprochement de l'Eglise catholique avec le peuple juif et a appelé à poursuivre le travail de mémoire sur la Shoah. La délégation invitée était conduite par le rabbin américain Israël Singer, président du Comité juif international pour les consultations interreligieuses, et comprenait le président du Congrès juif mondial (CJM) Edgar Bronfman. Celui-ci a déclaré qu'« après cette rencontre, [ils étaient] confiants dans le fait que sous la direction du pape Benoît XVI, l'Eglise catholique continuera à renforcer ses relations avec la communauté juive ». Israël Singer, pour sa part, a rappelé que « depuis des années, alors qu'il était le cardinal Ratzinger, le pape Benoît XVI a fourni le cadre théologique aux changements qui sont intervenus entre l'Eglise et le peuple juif durant le règne de Jean Paul II ».

■ Info

Retrait de Gaza

Dans une lettre au premier ministre Ariel

Sharon, dévoilée début juin par le gouvernement israélien, les deux grands rabbins d'Israël, Yona Metzger (grand rabbin ashkénaze) et Shlomo Amar (grand rabbin sépharade), ont indirectement donné leur assentiment spirituel au plan de retrait de la bande de Gaza, qui doit devenir effectif en août : ils ont exigé que les cimetières juifs de la bande de Gaza soient transférés en Israël avant que l'Etat juif n'évacue la région. Le plan a déjà été approuvé successivement par le gouvernement, le Parlement et, récemment, par la Cour suprême.

■ Info

La Suisse épinglée

Comme chaque année, le rapport d'Amnesty a l'intérêt et le courage de nous informer sur la situation des droits humains dans le monde. Le rapport 2005, sur les événements de l'année 2004, est indispensable à notre réflexion. Il fait ressortir au grand jour de nombreux pays « oubliés » par les médias. Ce devoir de mémoire nous concerne et nous rend responsables pour agir en conséquence en vue de la justice et de la paix. En réaffirmant que les droits humains « incarnent des valeurs communes et des normes universelles d'humanité, de dignité et de justice », que l'interdiction de la torture est absolue (il faudra toujours et sans cesse le rappeler), Amnesty entend combattre l'impunité et écouter la voix des victimes. La Suisse n'est pas épargnée. Elle le doit à sa politique d'asile restreignante, qui risque « d'être en contradiction avec la Convention des Nations Unies relative au statut des réfugiés (Convention de Genève) » : demandes rejetées en première instance sans délai d'appel, non-entrée en matière, restriction d'accès à une procédure d'asile normale pour les

personnes incapables de présenter des papiers d'identité ou des documents de voyage... Tout est à revoir si nous voulons être en accord avec ce que nous avons signé au niveau international.

Un autre sujet d'inquiétude est la recrudescence du racisme et de l'intolérance, en particulier chez certains membres de la police dont les brutalités sur la voie publique en ont choqué plus d'un. De nouvelles unités de police se sont équipées de pistolets paralysants qui ne sont pas sans danger pour la santé. (Une campagne menée par les ONG suisses contre ces armes a démarré en 2005.) A cela s'ajoute l'inquiétude face aux violences domestiques contre les femmes. Des mesures de protection devront être mises en place.

■ Info

Japon : plus de pauvres

La classe moyenne japonaise est en train de disparaître. Le pays figure parmi les puissances mondiales qui présentent les plus fortes disparités de revenus. Selon l'OCDE, le pourcentage de ménages percevant moins de la moitié du revenu moyen des habitants du pays y atteint 15,3 % (la moyenne des pays membres est de 10,2 %). Seuls quatre pays de l'OCDE ont un pourcentage plus élevé que le Japon : le Mexique, les Etats-Unis, la Turquie et l'Irlande.

Le vieillissement de la population et l'évolution des conditions d'emploi seraient en grande partie responsables de ce brusque accroissement des disparités. Les restructurations d'entreprises se traduisent par un gel des embauches et par un plus grand recours aux contrats à durée déterminée. En 2003, ils représentaient le tiers des contrats de travail. Cette précarité de l'emploi touche en particulier les jeunes. Selon le gouvernement, le Japon comptait 4,17 millions de « freeters » (jeunes vivants

Contraintes et débordements

De toute évidence la demande ne venait pas au bon moment. On l'a du reste tout de suite compris. Le soupir, le regard appuyé sur la montre, le ton de la voix trahissaient un mélange d'impatience et de « raz-le-bol ». Une fois de plus, on venait lui demander de prendre du temps pour aborder une question alors qu'il ne faisait que traverser le couloir pour passer d'une réunion à une autre. Nous vivons tous des situations semblables, tantôt comme « demandeur », tantôt comme sollicité. Et c'est toujours frustrant.

« Ne perdons pas de temps », « il faut gagner du temps, c'est trop lent », « je n'ai pas le temps ». Tous les jours, nous entendons ces litanies. Le temps nous file entre les doigts, nous n'en avons jamais assez. Nous lisons des livres, écoutons des émissions de radio, regardons la télévision, achetons de nouveaux agendas, tout cela pour maîtriser enfin notre temps. Mais bien évidemment, nous ne le pouvons pas, pour la simple et bonne raison que le temps file, s'écoule, c'est dans sa nature. La seule maîtrise que nous avons est celle de notre usage du temps, de nos activités.

Alors ces frustrations que nous éprouvons lorsque nous nous sentons sollicités à tort et à travers nous obligent à regarder nos limites en face, mais aussi nos désirs. Souvent nous croyons que plus nous en faisons, plus nous possédons, plus nous sommes disponibles, mieux cela vaut. Mais le temps d'une journée reste toujours limité à 24 h.

Face à cette contrainte que nous impose le temps, nous devons nous interroger sur ce qui est important pour nous. Il doit y avoir un lien entre les buts de notre vie et notre quotidien, de sorte que chaque jour nous nous apercevions que nous sommes en route vers ces buts. Même les petites choses de l'ordinaire de notre vie peuvent ainsi devenir des moyens de « garder le cap ». Tout cela peut paraître bien abstrait, et pourtant... Si je considère que la relation à Dieu est importante pour moi, il est bon de trouver quotidiennement un moment pour être avec Lui. Quitte à ne prendre que trois minutes avant de tourner la clé de contact de la voiture pour lui confier ma journée. Ce sera toujours mieux que de prendre un temps plus long tous les dimanches et de s'apercevoir que deux fois sur trois cela n'est pas possible ; d'où déception et frustration, et finalement abandon de l'idée.

Si notre ami avait peut-être évité de fixer deux réunions à la suite, il n'éprouverait pas la même impatience chaque fois qu'il est dérangé. Il est vrai que c'est souvent plus vite dit que fait. Les contraintes nous font parfois perdre notre lucidité, mais c'est précisément là qu'il est urgent de savoir attendre. Oser moins faire, pour mieux faire, est souvent la route la plus sûre.

Bruno Fuglistaller s.j.

Le stress ou la lenteur

Le prix du bonheur

● ● ● Pierre Emonet s.j.

Savoir jouir du moment présent, sans revenir inlassablement sur un passé lourd de nostalgies et de remords, libre des lendemains qui font rêver ou qui angoissent, la belle promesse que voilà : le stress exorcisé, l'agenda maîtrisé, seules restent la paix, la joie... et l'insouciance des petits oiseaux. Encore faut-il avoir quelque disponibilité et savoir gérer son temps. Ce qui est de moins en moins le cas. Voyez ces agendas débordant de rendez-vous (des enfants de 9 ans ont déjà le leur, à l'âge où ils devraient jouer !), ces semaines affolantes, ces mois qui passent plus vite que les saisons (on mange des fraises à Noël et on skie en juillet). L'agitation de la ville, la fièvre des centres commerciaux, les appels des téléphones portables, le flux quotidien des e-mails qui vous ballottent aux quatre coins du globe plusieurs fois par jour, la violence des rythmes, l'agressivité de la circulation, le zapping et les repas bâclés des fast-foods nous enferment dans un tourbillon fou. Pour aller plus vite, les frontières culturelles et linguistiques sont abattues au profit de modes et de jargons passe-

partout, la grammaire et la syntaxe cèdent la place à de pauvres mots atrophiés qui ne peuvent véhiculer que des banalités. Lisez donc la littérature des SMS et des courriels, la grande pitié de la langue française. Et comme il n'y a plus de temps pour réfléchir, échanger, chercher ensemble, l'information distillée par des agences qui en font commerce tient lieu de réflexion. Tous en souffrent et se plaignent de « ne pas avoir le temps de... », incapables pourtant de casser le rythme.

« Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre », écrivait Pascal.² Les plages de silence, un moment de méditation, la récollection et les vraies rencontres qui permettent l'art de la conversation relèvent d'un exploit contestataire alors que les maladies liées au stress sont de plus en plus fréquentes. Et ce ne sont pas les vacances au bout du monde ou les voyages au pas de charge qui y remédieront. Seuls quelques originaux, des marginaux enviés et critiqués, semblent prendre encore le temps de vivre.

Reste l'espoir de pouvoir y accéder au moment de la retraite, mais la retraite est incertaine et il est connu que les retraités courent toujours autant. Si l'incapacité de prendre du temps est déjà un malheur pour un homme d'âge mûr, elle devient franchement un délit contre nature pour la vieillesse.³ « N'est-ce pas un

« En fait, le bonheur est au creux de la main. Il suffit de rester immobile, de devenir amnésique, oublier tout de la veille et du lendemain. »¹ La charmante jeune fille qui tient ces propos ne fait que reprendre à son compte le mot de l'Évangile : « Ne vous inquiétez donc pas du lendemain : le lendemain se souciera de lui-même. A chaque jour suffit sa peine » (Mt 6,34). Jouissez donc du moment présent, voilà le secret du bonheur.

- 1 • Cf. **Eric-Emmanuel Schmitt**, *Hôtel des deux mondes*, Albin Michel, Paris 1999, p. 147.
- 2 • « Pensées » n° 205, in *Œuvres complètes*, La Pléiade, Gallimard, Paris 1954, p. 1139.
- 3 • **Lin Yutang**, cité par **Owe Wikström** in *La dolce indifferenza dell'attimo, Elogio della lentezza*, Longanesi & C., Milano 2004, pp. 68-69.

étrange retard que de commencer à vivre juste quand on doit finir ? » demandait Sénèque.⁴

Prisonnière de l'affolement du temps, incapable de le maîtriser, une génération entière court toujours plus vite, s'agite, poursuit une joie promise sans jamais l'atteindre, parce qu'elle ne prend pas le temps de la cueillir. « Afin de pouvoir mieux vivre, [certains personnages] dépensent leur vie à s'organiser la vie... Le plus grand obstacle à la vie est l'expectative, qui, suspendue au lendemain, gâche l'aujourd'hui. Tu disposes de ce qui se trouve entre les mains de la fortune, et laisses échapper ce qui est dans les tiennes », dit encore le philosophe.⁵ Un jour, lorsque la course touchera à son terme, qu'on le veuille ou non, il faudra bien être disponible.

Accéder au Royaume

Cette accélération est le signe d'une érosion de la culture. « Les sages ne sont pas trop occupés, et ceux qui sont trop occupés ne sont pas sages. »⁶ En refusant le stress général, la sagesse apporte une note anarchique, un grain de folie. Parce qu'elle est essentiellement l'art de prendre du temps, au stress qui déshumanise, elle préfère la lenteur du moment présent, persuadée qu'il recèle le secret du bonheur.

Lorsqu'il a le courage de dire *non*, de récuser le tourbillon sans plus s'inquiéter du désir d'être reconnu, de devenir riche, cultivé, de faire carrière, de réussir, pour prendre simplement le temps de vivre et goûter ce qui lui est donné, alors seulement un homme commence vraiment à vivre. Jusqu'alors il se contentait d'exister. La joyeuse fécondité d'une existence ne se cache pas dans la multitude des activités ni dans l'accumulation des choses, moins encore dans la course vers un avenir incertain. Le bonheur est une source capable de jaillir à tout propos dans le cœur de chacun.⁷

Arrêter sa course pour y boire longuement sans craindre la lenteur, faire confiance, s'abandonner et s'en remettre à ce qui est plus grand, voilà le repos. Le chrétien dira qu'il accède au Royaume.

« Cherchez d'abord le Royaume et sa justice, et le reste vous sera donné de surcroît » (Mt 6,33-34). Ce « royaume » ne se situe pas quelque part entre ciel

Sénégal, parc ornithologique de Djouli



4 • **Sénèque**, *Sur la brièveté de la vie*, Mille et une nuits, Paris 1994, p. 13.

5 • **Sénèque**, *op. cit.*, p. 24.

6 • **Owe Wikström**, *loc. cit.*

7 • Cf. Deutéronome 30,11-14.

et terre, hors de portée. Celui qui a compris que l'acte créateur n'est pas une lointaine chiquenaude initiale, que Dieu agit continuellement dans le monde, qu'il est présent et actif en toute créature, qu'il ne demeure pas hors du temps mais qu'il habite chaque moment, celui-là a découvert le Royaume.

La nature contemplée et reçue avec ravissement, une personne rencontrée, une situation vécue, un bon ou un mauvais moment, chaque événement est une porte à franchir pour y accéder, chaque instant une invitation à descendre du manière endiablé pour redevenir maître de son temps et de sa liberté, et rejoindre le moment présent, cet unique point où le Royaume passe à portée de main. Pour le dire, la Bible emploie un mot grec, *kairos* : le moment favorable, la bonne occasion, celle qui ne reviendra pas et à côté de laquelle il ne faut pas passer.

Commentant un verset du Psaume 95 : « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs... », l'auteur de la lettre aux Hébreux rappelle aux chrétiens que cet « aujourd'hui » dure encore et qu'il s'agit de ne pas manquer le rendez-vous (He 3,13). N'y entre que celui qui est capable de s'arrêter sans paniquer devant la lenteur. Dans une lettre à une de ses dirigées, François de Sales écrit : « N'ayons soin du lendemain ; pensons seulement à bien faire aujourd'hui, et quand le jour de demain sera arrivé, il s'appellera aussi aujourd'hui, alors nous y penserons. »⁸ Hier n'est plus là, il était. Demain n'est pas encore là, il sera. Le

moment présent est comme Dieu est,⁹ entièrement donné dans l'acte, sans passé ni avenir.

Libre en Dieu

En homme actif et intéressé par tout ce qui germait dans le monde de son époque, Ignace de Loyola était capable de trouver Dieu en toute chose. Totalement concentré sur la tâche qui l'occupait ou la personne qu'il rencontrait, toutes ses facultés rassemblées en un point du temps et de l'espace, il ramenait chaque événement, chaque situation à leur source.

Une conviction l'animait, qui rendait possible cette attention, la certitude que tout est don de Dieu, que Dieu habite en toute créature, qu'il y travaille et œuvre continuellement pour lui et que tout ce qu'il vivait n'était finalement qu'une participation à la vie même de Dieu. Plus rien ne pouvait le distraire de l'essentiel. Libre de tout, autonome et ouvert, chaque instant le trouvait en accord avec Dieu, toute situation le conduisait au sommet vers lequel il tendait. Rien ne pouvait altérer sa paix et sa joie, pas plus la richesse que la pauvreté, la santé que la maladie, la perspective d'une vie longue ou courte, le succès ou l'échec, pas même la crainte de voir la Compagnie dissoute par le pape Paul IV qui nourrissait des sentiments peu amicaux envers les premiers jésuites.

Sa vie s'en est trouvée simplifiée, sa joie inaltérable parce qu'il était parvenu à surmonter le divorce entre Dieu et le monde, entre le temps et l'éternité, entre son propre désir et la réalité parfois déconcertante des événements. Maître de lui et de son temps, en toute circonstance il pouvait dire à Dieu : « Prenez, Seigneur, et recevez toute ma liberté, ma mémoire, mon intelligence et toute ma volonté, tout ce que j'ai et tout ce que je possède. Vous me l'avez donné ; à Vous, Seigneur,

8 • François de Sales, *Lettre à Mlle de Souffour*, 22 juillet 1603, in « Œuvres », t. XII, p. 205.

9 • Cf. le nom divin révélé à Moïse : « Je suis celui qui est... Voici ce que tu diras aux Israélites : "Je suis" m'a envoyé vers vous » (Ex 3,14).

je le rends. Tout est vôtre, disposez-en selon votre entière volonté. Donnez-moi votre amour et votre grâce, cela me suffit. »¹⁰

Pour Ignace, cette liberté (qu'il appelait « indifférence ») est le préliminaire indispensable à tout avancée spirituelle, le principe et le fondement d'une vie ajustée à Dieu. Il la compare à l'aiguille d'une balance qui reste en équilibre parfait, prête à se déplacer à la moindre sollicitation. « Garde en tout la liberté de l'esprit, et ne te laisse influencer par personne. Tiens ton esprit libre, même pour faire le contraire. Pour rien au monde ne perds cette liberté. En cela n'abdique jamais. »¹¹

Accueillir l'événement

L'événement accueilli comme la « bonne occasion » (*kairos*) unifie le désir et la volonté dans la disposition de soi. Les auteurs mystiques du XVIII^e siècle parlent d'abandon à la Providence divine, de droite intention, de pureté du cœur, des expressions diverses marquées par leurs époques et les discussions théologiques qu'elles ont provoquées, mais qui désignent une expérience identique : face à l'Amour, le passé est assumé, l'avenir est confié, seul reste le présent comme le lieu unique du don et du service.

Cette attitude n'a rien à voir avec l'enseignement des stoïciens ou l'ataraxie de certaines sagesses orientales. Loin de renoncer à l'amour des créatures et de tuer le désir, elle les réoriente vers le Créateur. Plus qu'un renoncement de style ascétique, elle est un acte de foi et de liberté. « Trouver également Dieu dans les plus petites choses et les plus communes comme dans les grandes, c'est avoir une foi non commune mais grande et extraordinaire. Se contenter du moment présent, c'est goûter et adorer la volonté divine dans tout ce qui se ren-

contre à souffrir et à faire dans les choses qui composent par leur succession le moment présent. »¹²

Par contre, Paul Valadier voit dans l'accélération de la vie le terreau de l'incroyance : « Le rythme de la vie actuelle, ou le rythme dans lequel on se laisse prendre par paresse ou passivité, tue la vie spirituelle et religieuse ; je me demande même si cette surexcitation et cette hâte ne sont pas les meilleures alliées de l'incroyance ou de l'indifférence religieuse. »¹³

Saint Paul parle de « liberté des enfants de Dieu » (Rm 8,21), celle dont l'image la plus tragique est Abraham prêt à sacrifier l'enfant de la promesse, convaincu que « Dieu y pourvoira » (Gn 22,8), et la plus aimable, Thérèse de l'Enfant Jésus proposant sa petite voie d'enfance. Plus proche de nous, Dom Helder Camara le dit en termes contemporains : « Dis *oui* aux surprises qui anéantissent tes rêves, qui donnent une toute autre direction à ta journée, et peut-être même à ta vie. Elles ne sont pas l'effet du hasard. Laisse ton Père des cieux lui-même décider du cours de tes jours et de tes ans. » La paix et la joie de vivre sont à ce prix.

P. E.

10 • Exercices Spirituels, n° 234.

11 • Monumenta Ignatiana, I, XII, 679.

12 • Jean Pierre de Caussade, *L'Abandon à la Providence divine*, Desclée de Brouwer, Paris 1966, p. 98.

13 • Paul Valadier, *Le temps des conformismes*, *Journal de l'année 2004*, Seuil, Paris 2005, p. 336.

Le temps d'exister

●●● **Michel Cornu**, Morges¹

Philosophe, auteur de plusieurs ouvrages de philosophie et co-auteur du site Internet www.contrepointphilosophique.ch

« Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais, mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus. » Il n'est pas de livre parlant du temps ou s'interrogeant sur lui qui ne cite ce passage des *Confessions* de saint Augustin. Effectivement, peu de remarques philosophiques traversent le temps (encore lui) en gardant une telle actualité. Et l'histoire de la philosophie nous montre bien que le temps demeure une question à l'horizon de toute quête métaphysique et reste tout autant sans réponse définitive.

Les sciences, avec leur exigence d'objectivité, apportent-elles alors une réponse mieux fondée que celle des philosophes ? Parlant d'Einstein, Robert Clarke écrit : « Il balaya sans guère s'étendre l'hypothèse qu'il puisse exister un temps du philosophe et un temps du physicien, car, dit-il, le temps du philosophe n'est pas évaluable ni mesurable, il n'existe donc pas. Par ces propos, Einstein voulait donner toute sa valeur à la primauté de la raison scientifique, fondée par des théories, des calculs et des vérifications expérimentales, sur les réflexions des philosophes, trop souvent uniquement basées, à son goût,

sur des intuitions personnelles qui n'ont pas de valeur universelle. »² Mais le temps peut-être échappe tout autant aux théories scientifiques qu'aux réflexions philosophiques. Disons-le autrement : ce que l'on peut connaître du temps par la seule intelligence n'est jamais l'expérience du temps, celle dont saint Augustin dit que nous ne savons pas expliquer ce qu'elle est.

« Entendre » le temps

A l'inverse de la science ou de la philosophie, la musique, pensons-nous, est l'art privilégié pour nous faire « entendre » ce qu'est le temps. La musique, qui pénètre à la source du moi, produit ce qu'aucune connaissance intellectuelle ne saurait nous donner : la réconciliation de l'affectivité la plus profonde et de la pensée la plus lucide. Elle n'est pas l'expression des sentiments à l'état brut comme peuvent l'être les pleurs ou les rires. Les sentiments sont transformés en musique par le travail de la pensée, justement. Mais la pensée n'est pas à confondre avec la connaissance. Cette dernière définit, délimite des territoires, alors que la pensée nous donne d'approcher le rivage de ce qui ne se laisse pas connaître.

Il ne s'agit pas ici pour nous d'exprimer notre nostalgie de la musique, ni de traiter de cet art, mais de nous laisser méthodologiquement guider par elle pour nous ouvrir à une expérience vécue du

« Il y a deux péchés capitaux humains d'où tous les autres dérivent : l'impatience et la paresse. Ils ont été chassés du Paradis à cause de leur impatience, ils n'y rentrent pas à cause de leur paresse. Mais peut-être n'y a-t-il qu'un péché capital : l'impatience. Ils ont été chassés à cause de leur impatience, à cause de leur impatience ils ne rentrent pas » F. Kafka.

- 1 • **Michel Cornu** est l'auteur de *La confiance dans tous ses états. Pour une éthique du don*, La joie de lire, Genève 1997 et de *Parole brisée*, Du Tricorne, Genève 2004, 192 p. (n.d.l.r.).
- 2 • **Robert Clarke**, *Il était une fois le temps*, Tallandier, Paris 2005, pp.16-17.

philosophie

temps qui ne soit pas enfermée dans le seul concept, ni dans la seule démonstration logique. Expliquons-nous. Les philosophes ont surtout été intéressés, pour ne pas dire fascinés, par ce qui se laisse voir, par la représentation ; par ce qui se laisse saisir, par le concept, par le *Begriff* (*greifen*, saisir). Que la science et la technique ne soient, en ce sens-là, que l'aboutissement de la métaphysique initiée par

Platon et Aristote, Heidegger l'a bien montré, croyons-nous. Or la musique ne donne rien à voir, elle n'est pas de l'ordre de la représentation. Elle est étrangère aux concepts, elle n'est pas de l'ordre du phénomène, mais de l'événement, pas de l'ordre de la connaissance, mais de la conscience d'où émane la connaissance. Activité de la pensée et passivité des sentiments sont unis dans la musique. Or le temps est à la fois ce que l'on subit et ce que l'on pense. C'est dans cette perspective de pensée ouverte, d'écoute de ce qu'exister dans le temps signifie que nous aimerions placer les lignes qui suivent.

Besoin de lenteur

Comme toute expérience existentielle, celle que nous faisons du temps est à chaque fois unique : on ne peut que l'indiquer à autrui, en témoigner.³ Mais en même temps, cette expérience que fait l'individu, il la fait dans un contexte historique. Or il est évident que notre conscience intime du temps est structurée, pour une grande part en tout cas, par le contexte historique dans lequel nous vivons. On n'expérimente pas le temps, on n'en parle pas de la même manière à telle ou telle époque, dans telle ou telle culture.

Que la révolution industrielle ait transformé notre rapport au temps est trop connu pour revenir sur ce point. Que les techniques électroniques aient accéléré les communications ne fait pas plus de doute que le fait qu'elles ont aussi changé notre rapport à la communication. Qui ne s'est jamais surpris à ressentir de l'impatience

3 • Raison pour laquelle Kierkegaard estimait qu'une pensée existentielle impliquait une communication indirecte, qu'il a lui-même pratiquée dans toute son œuvre.



quand il devait attendre quelques secondes une connexion à un serveur pour recevoir un courriel du Canada, écrit une demi-heure auparavant ; un SMS, et voici un rendez-vous pris en même temps que le précédent est dénoncé.

Mais, quelles que soient les circonstances historiques, le temps nous place dans une situation contradictoire : il est à la fois, nous l'avons dit, ce que l'on subit - nous n'y échappons pas et savons la mort à notre horizon - et il est ce que l'on organise - pourquoi, sinon, un agenda, par exemple, ou un calendrier ?

Le temps nous échappe, nous n'en avons jamais assez et donc, nous nous organisons pour en gagner, ce qui nous conduit finalement à la conclusion que plus nous organisons notre temps, moins nous en avons. Raison pour laquelle, à une époque de la vitesse, pour user d'un lieu commun, nous sommes portés à faire l'éloge de la lenteur.

Est-ce bien de lenteur que nous avons besoin ? La vitesse serait-elle en elle-même négative ? Une simple manière de vouloir échapper au temps de l'ennui, à cette dure durée où rien ne change ? Il faut y regarder de plus près.

La question donc que nous nous posons : défendre la lenteur pour elle-même n'est-ce pas adopter encore une attitude réactive ? On oppose la lenteur à la rapidité et l'on trouve des vertus à la première en y opposant les tracas, le stress, comme l'on aime à dire, l'agitation du quotidien de la seconde. Nous nous sentons si souvent soumis à la loi de la vitesse, elle-même liée de près ou de loin à celle de l'efficacité et du profit. Le triomphe de la vitesse serait-il contemporain du triomphe de la raison instrumentale qui réduit la nature et l'homme à un instrument de l'échange mercantile, à une marchandise ? D'où la tendance à voir la lenteur soit comme une tare, un déficit, soit au contraire comme le luxe

d'échapper au conditionnement de son environnement par une conquête de/sur soi-même ?

Plutôt que d'opposer qualitativement lenteur et vitesse, ne vaudrait-il pas mieux partir du temps lui-même, tel que nous l'expérimentons dans notre existence et tel qu'il nous interpelle ?

Approche existentielle

Nous prenons conscience de notre finitude aussi bien en regardant en arrière et en découvrant que nous ne sommes pas à notre origine mais seulement à notre commencement, qu'en regardant en avant et en réalisant que la mort est à notre fin.

Mais c'est parce qu'il y a une fin, comme le notait Heidegger, qu'il y a un avenir. Pour qu'il y ait un présent, il faut qu'il y ait un avenir. Et pas d'avenir sans fin. Raison pour laquelle Heidegger pense que l'on ne comprend le *Dasein*, l'être-là (ce que nous nommerons l'existant, en nous plaçant dans une perspective existentielle et non existentielle) qu'à partir de la mort. Mais quittons Heidegger pour en venir à notre approche existentielle.

L'avenir, ce qui advient, étymologiquement *ce qui vient vers*, n'est pas simplement le futur qui se pense à partir du passé et du présent. L'avenir n'est pas plus dans le futur que dans le passé ou dans le présent. Il est le temps où peut advenir l'événement, étymologiquement *ce qui vient hors de*, du dehors. L'événement, c'est ce que nous ne pouvons pas contrôler, ni dominer, ni posséder, puisque, justement, ce n'est pas nous qui allons à lui, mais lui qui vient à nous. Nous ne pouvons que le recevoir dans l'attente.

Jean-Luc Marion détermine ainsi l'événement : « Car la temporalité de l'attente ne s'accomplit que par un événement et cet événement n'arrive qu'au

destinataire, donc *d'ailleurs* à un *ici*. Dès lors, le temps ne se définit plus comme l'extension de l'esprit, mais comme extension de l'événement, de l'ailleurs surgissant d'un dehors de l'esprit et survenant sur lui. »⁴

L'événement advient dans l'instant qui n'est pas simplement ce point entre passé et futur, qui n'est pas non plus la durée du présent. L'instant me sort de la continuité morne de la durée, du temps fonctionnel ou social. Qu'il s'agisse de l'événement de l'amour, ou du mal, ou de la prise de conscience du désespoir et du tragique de l'existence, l'événement surgit de l'extérieur dans l'instant de la rencontre avec soi-même comme avec l'autre. Il introduit en effet une rupture qui nous ouvre à l'altérité. Ainsi, par exemple, chez Kierkegaard, l'événement de la foi est ce qui surgit dans l'instant et permet à l'existant de réaliser la synthèse de fini et d'infini, d'éternel et de temporel et de sortir ainsi de ce que Kierkegaard, encore lui, appelle le désespoir.⁵

Renoncer à la maîtrise

L'événement ne peut être que reçu et en ce sens nous ne pouvons pas le réduire à un phénomène maîtrisable. Mais faut-il encore le recevoir quand il advient. Et l'on comprend bien qu'une telle réception, pour être possible, implique des conditions, notamment de renoncer à nos seuls droits conçus comme légitimes tout autant qu'à notre pouvoir de maîtrise.

Et l'on voit bien encore que ces conditions impliquent à leur tour, de notre part, une autre attitude existentielle face au temps. Nous sommes seconds par rapport à l'événement, comme nous sommes toujours déjà dans le temps qui nous est donné bien plus que, comme l'expression courante veut nous le faire croire, nous ne l'avons. Si l'événement survient d'un ail-

leurs, on ne peut que l'attendre. Mais cette attente doit encore être habitée du désir d'un « à-venir », désir d'un autre temps que le temps répétitif ; elle doit être habitée de cette *Sehnsucht nach dem ganz Anderen*, dont ont si bien parlé les romantiques allemands. Et un tel désir n'est possible qu'en renonçant, encore une fois, à la maîtrise sur le temps et du temps, qu'en abandonnant la possession de ce qui, par nature, est perdu dès que possédé : possession qui, par conséquent, quel qu'argumentation morale qu'on puisse avancer pour la justifier, nous conduit au désespoir. Au désespoir du fini, pour parler une fois encore comme Kierkegaard.

Mais un tel désir, tout autant, n'est possible qu'en renonçant à vouloir s'inscrire dès aujourd'hui dans l'infini par la répétition frénétique de l'instant, par l'action émiettée, comme, par exemple, l'activisme érotique d'un Don Juan ou économique d'un forcené du rendement, ce qui serait, dans la terminologie kierkegaardienne, le désespoir de l'infini. Non. S'arrêter ou être arrêté. Cesser de s'installer dans le divertissement, au sens de Pascal ; cesser de fuir le désespoir pour le traverser et s'ouvrir à la gratuité de l'événement. A la gratuité de l'amour possible comme à la gratuité de la possible souffrance, car il n'est pas d'existence authentique sans amour et sans souffrance. S'ouvrir à l'espérance de l'« à-venir » qui n'est nullement l'espoir d'un futur, simple prolongement du présent ou volonté d'autre chose.

4 • Jean-Luc Marion, *Le phénomène érotique*, Coll. Figures, Grasset, Paris 2003, p. 59.

5 • Cf. S. Kierkegaard, *Traité du désespoir*, 1^{re} partie, Gallimard, Paris 1949.

« Amour ou espérance, c'est la même destitution, c'est la même exposition passive à ce qui advient - c'est la même attente. Dans les deux cas, autrement dit, ce n'est pas nous qui allons vers l'avenir mais l'avenir qui vient à nous. Nous restons passibles dans l'attente d'un possible auquel nous sommes intérieurement ouverts mais dont la projection et la réalisation ne dépendent pas de nous. »⁶ Est-il besoin de préciser que cette passivité première, cette attente, cette exposition passive, loin d'être résignation, abdication, soumission au Destin, repli sur une position victimaire, est la seule possibilité de transformer en action humaine l'activisme qui nous tient loin de nous-même et de l'avenir possible ?

Confiance

Ce n'est donc pas la lenteur comme simple correctif à l'agitation qui est par elle-même facteur d'une certaine valeur de vie, mais c'est tout notre rapport existentiel au temps qui, lui-même, selon sa qualité, pourra ou ne pourra pas induire la lenteur.

Avant toute vertu, au-delà des catégories morales précises qui sont toutes nécessairement liées au temps, comme par exemple le souci, l'ennui, le désespoir, le pardon, la fidélité, le don, se pose la question primordiale : comment, nous autres existants, dans notre finitude, nous rapportons-nous au temps ? Sommes-nous au temps ou nous comportons-nous, pour l'ordinaire, comme si le temps était à

nous ? Ne vivons-nous pas notre quotidien comme si le temps était un dû, un avoir, si bien que la mort est cette pure injustice qui nous ravit notre temps, et qu'il nous faut, à défaut de pouvoir l'éradiquer - les utopistes des sciences de la vie nous disent que c'est pour demain - la refouler ?

Peut-être est-il nécessaire de commencer par accepter que le temps, existentiellement expérimenté, nous dépossède de notre volonté d'immortalité,⁷ de notre volonté de maîtrise sur nous-mêmes, sur le futur et sur l'éternité totalisée ; volonté de maîtrise sur les autres et sur celui que nous nommons, ou ne nommons pas, Dieu.

Se laisser déposséder de la possession du temps pour être présent au temps donné. Etre présent au présent du présent - ne dit-on pas d'un cadeau qu'il est un présent ? - c'est ne plus se projeter dans le futur comme forme de compensation (quand je serai grand !). C'est s'ouvrir à l'« à-venir ».

Etre présent au présent, c'est encore entrer dans la patience du temps qui est aussi expérience du manque irrémédiable, et pas seulement de la plénitude, expérience de la souffrance, et pas seulement de l'amour. Etre présent au présent, c'est, par conséquent, faire aussi l'expérience de l'épreuve. Donc endurer. Endurer le présent de l'épreuve. Mais endurer, c'est ne pas abolir l'« à-venir ». Endurer, c'est encore espérer.

M. C.

6 • Jérôme Porée, *Le mal. Homme coupable, homme souffrant*, Armand Colin, Paris 2000, p. 167.

7 • On voit bien que la prétention à l'immortalité est de l'ordre de la continuité, alors que la résurrection est de l'ordre de l'événement, tel que nous l'avons défini plus haut.

Remettre les pendules à l'heure

●●● **Marie Romanens**, Annecy

Psychothérapeute et psychanalyste, l'auteur anime aussi des ateliers de développement personnel et propose des méharées dans le désert mauritanien.¹

A courir sans cesse, à trop nous plier aux contraintes de la rentabilité et de l'action en « temps réel » imposées par les lois du marché, nous passons à côté de notre vie. Parler de rythme inhumain n'est pas une métaphore. Pour mieux saisir le sens de « l'être », notre société doit s'attacher à recouvrer la saveur du temps qualitatif.

Quand la rédaction de *choisir* m'a proposé d'écrire un article « qui tourne autour de la vitesse à laquelle nous sommes soumis aujourd'hui », aussitôt un flot d'images a envahi mon esprit. Des sensations agréables ont resurgi d'un coup, toutes liées aux souvenirs de mes derniers voyages dans le désert mauritanien. Je retrouvais l'état dans lequel les réactions des guides, chameliers ou nomades avaient le don de me mettre : un état de soulagement, de détente, une légèreté nouvelle qui pouvait me donner envie de danser sur les dunes !

C'est qu'en une fraction de seconde, les uns comme les autres étaient capables de me faire percevoir l'aspect dérisoire de certaines de mes vellétés et de me ramener juste à l'essentiel. Avec mon conditionnement d'Occidentale, j'étais encore beaucoup trop envahie par ce souci d'efficacité et de performance qui est la maladie actuelle de notre société. Mais eux savaient remettre les pendules à l'heure ! Eux pour qui, paradoxalement, le temps ne se compte que dans l'à-peu-près !

Si nous, nous courrons sans cesse pour gagner quelques minutes précieuses, les peuples africains semblent, pour leur part, disposer d'un luxe inouï, celui d'avoir tout loisir pour faire les choses

sans se presser. Si pauvres en comparaison de la quantité de biens matériels dont nous disposons, ils sont riches en réalité de ce qui nous manque le plus. C'est au cours de mes différentes incursions en Afrique du Nord qu'il m'a été donné de faire l'expérience de l'élasticité du temps. Tout le monde connaît ce phénomène : parfois le temps paraît très long et parfois, au contraire, très court. Suivant la manière dont nous vivons l'instant, il peut avoir les allures d'une fulgurance ou celles d'une éternité. Pris dans l'urgence comme nous pouvons l'être dans notre société, n'arrive-t-il pas, pour finir, à se réduire à rien, à une insignifiance qui fait que nous passons carrément à côté de notre vie ?

Le rythme du marché

Régine, soumise à une cadence infernale dans le service administratif dont elle a la responsabilité, rêve régulièrement de pouvoir s'arrêter pour décompresser. Prendre une année sabbatique lui irait bien. Mais

1 • **Marie Romanens** a écrit *Le divan et le prier-Dieu*, Desclée de Brouwer, Paris 2000, 288 p. ; *L'inconscient dans l'actualité*, Desclée de Brouwer, Paris 2001, 144 p. ; *Maltraitance au travail. Les effets pervers du harcèlement*, Desclée de Brouwer, Paris 2003, 320 p. (n.d.l.r.).

comme elle est chargée de famille, elle ne peut se le permettre. A l'entrée de l'hiver, une mauvaise grippe l'autorise enfin, certificat médical à l'appui, à rester douillettement chez elle. Quand elle revient me voir pour sa séance de psychothérapie, elle est détendue, presque heureuse. « Oui, je me sens beaucoup mieux, m'explique-t-elle. Vous ne me croirez pas : même les choses ont du goût maintenant ! » Il aura fallu cet arrêt pour que Régine réalise que la course effrénée induite par la surcharge de travail l'empêche de sentir jusqu'au goût des aliments ! « C'est grave, constate-t-elle. On est tellement pris qu'on ne vit pas le présent. J'en étais arrivée au point de ne plus sentir la saveur de ce que je mangeais. J'engloutissais mon repas en dix minutes. De cette façon, je restais absente du bureau seulement un petit quart d'heure. Maintenant, j'ai décidé de poser des limites et de prendre mon temps pour déjeuner. »

Si nous n'y prenons garde, les contraintes auxquelles nous nous soumettons en raison des exigences de performance sont telles qu'elles vont jusqu'à nous ôter la possibilité de goûter aux plaisirs les plus simples de la vie. On a parlé de « culture d'urgence » pour épinglez cette folie dans laquelle nous nous sommes engouffrés sur le plan collectif : un temps qui s'accélère de plus en plus, comme un train lancé à grande vitesse et qui ne pourrait faire qu'une seule chose, aller encore et toujours plus vite !

Contrastant avec mes souvenirs du temps saharien, si confortable dans sa plénitude, la vision des salariés chinois du textile qui s'escriment à repasser à vive allure des centaines de chemises, avant qu'elles ne soient déversées sur le marché européen, fait froid dans le dos. Parmi d'autres, cette image récemment diffusée sur nos petits écrans montre que, plus que jamais, la compétition bat son plein. En son nom, les salariés seraient sensés

s'échiner à la mesure même de ces concurrents de l'autre côté du globe.

Depuis les années 1980, le marché, devenu le grand maître de la planète, dicte ses lois en matière d'accélération du temps. La tendance néo-libérale, qui, depuis la chute du mur de Berlin, a cessé d'être autant contrebalancée par la vision socialiste, a influencé davantage les politiques. Les dérégulations, que ces dernières ont permises, ont alors favorisé le capitalisme actionnarial, ce qui a eu pour conséquence immédiate une mainmise accrue de la finance sur les entreprises.

« Tout cela ne s'est pas fait sans casse ! » m'expliquait un jour un ingénieur en fin de carrière. « La casse », ce sont les répercussions sur le devenir des produits. Désormais, leur conception et leur production sont soumises à l'obligation du court terme, au détriment d'une élaboration plus créatrice et féconde, mais certainement plus lente, qui aurait donc le tort de ne pas générer de profit aussi rapidement. « La casse », ce sont surtout les conséquences induites dans les ateliers et les bureaux : par une sorte de cascade, le « harcèlement financier » rejaillit sur chacun, du haut en bas de l'échelle.

La tyrannie du temps réel

La rentabilité est devenue de plus en plus l'impératif auquel il faut se soumettre. D'autant que l'arrivée de l'informatique n'a fait qu'accélérer le processus : désormais, on travaille en « temps réel » et la concurrence s'en trouve fortement augmentée. La vitesse des communications oblige à toujours plus de flexibilité.

« L'introduction de systèmes de juste à temps devient ainsi l'instrument décisif de survie dans la compétition mondiale, écrit Zaki Laïdi. Le nouvel avantage concurrentiel repose très clairement sur le

temps, un avantage qui paraît au cœur de l'offensive économique japonaise des années 80. La puissance mondiale s'identifie désormais à la compression du temps. »²

« Dans un univers devenu hyperconcurrentiel, déclare de son côté Nicole Aubert, l'immédiateté des réponses aux sollicitations du marché devient, plus que jamais, une règle de survie : d'où un raccourci quasiment permanent des délais, une accélération continue des rythmes et une généralisation de la simultanéité. »³

Conséquence de tous ces changements : dès les années 1990, se sont fait entendre, dans les cabinets de médecins et de psychologues, nombre de plaintes pour exprimer le trop de pression subie. Norbert, ouvrier monteur, m'en faisait part.

« Les tâches ont été organisées de telle manière qu'on est moins nombreux pour en faire autant. Au lieu de trois personnes pour dix machines, nous sommes passés aujourd'hui à deux personnes pour sept machines. En plus, on nous demande de faire des choses nouvelles dont on n'a pas l'habitude. Moi, il me faut du temps pour

intégrer ces changements. Alors je m'angoisse, je m'affole. J'ai peur de ne pas y arriver, de ne pas être assez rapide ou de faire des erreurs... »

François, cadre dans la branche informatique, constatait lui aussi : « Dans un même temps, on a beaucoup plus de choses à faire qu'autrefois. Quand je rentre chez moi, je suis vidé, pompé de toute ma substance. » Anne-Marie, directrice des relations humaines, y allait du même discours : « L'entreprise me bouffe complètement. Depuis deux ans, je fais à moi seule le travail de deux ou trois personnes. » Et Micheline, cadre elle aussi, s'écriait : « L'entreprise devient complètement folle. On nous charge comme des mulets ! »

Inadapté à l'humain

Selon un sondage de l'ISGP (Institut supérieur de gestion du personnel), ce serait plus de 60 % des salariés qui se plaindraient ainsi d'une surcharge de travail.⁴ Devant un tel constat, les études sur le stress et les méthodes pour apprendre à le gérer se sont mises à proliférer. C'est que les conséquences néfastes de l'intensification de l'urgence, de l'exigence du « faire le plus de choses possibles dans le moins de temps possible », ne sont pas minces. Les troubles engendrés par une situation de stress qui se prolonge dans le temps sont nombreux et variés. Insomnies, fatigue chronique, trou-

2 • **Zaki Laïdi**, *Le temps mondial*, Complexe, Bruxelles 1997, p. 20.

3 • **Nicole Aubert**, « Le management par l'urgence », in *L'homme à l'échine pliée*, sous la direction d'Ingrid Brunstein, Desclée de Brouwer, Paris 1999, p. 88.

4 • Ces résultats ont été communiqués par *L'Express*, n° 2577, 23 au 29 novembre 2000, dans l'article de **Julie Joly**, « Le retour des petits chefs ».



bles de l'humeur, modifications de l'appétit, épuisement émotionnel, dépression, angoisses, maux de tête ou douleurs articulaires sont les manifestations les plus fréquentes. Dans la panoplie des dysfonctionnements, les atteintes peuvent se faire encore plus sévères. Elles touchent alors les différents systèmes de l'organisme, digestif, nerveux, cardio-vasculaire, gynécologique ou endocrinien. Des maladies graves, voire mortelles, peuvent apparaître. Des attitudes suicidaires, des accidents du travail, une appétence accrue pour le tabac, l'alcool, les drogues, les psychotropes... L'incessante fébrilité à laquelle nombre de personnes sont soumises a un coût certain et celui-ci se révèle parfois très élevé.

La problématique de fond de la culture de l'urgence est qu'elle donne la prévalence au « faire » par rapport à l'« être ». Le quantifiable semble prendre le pas, même sur ce qui devrait l'être le moins. Les infirmiers, les intervenants dans les institutions médico-psychologiques, les conseillers d'orientation, les éducateurs et bien d'autres... se retrouvent perplexes quand on leur demande de fournir le nombre d'actes effectués pendant leur temps de travail, alors que la qualité de leur prise en charge ne fait l'objet d'aucune prise en considération. « Où passe le souci de l'humain ? » se demandent-ils.

La primauté du marché a ses exigences : il faut presser le temps comme on presse un citron pour en extraire de précieuses minutes productrices. *Time is money*. Mais de quel temps est-il question ? Seulement d'un temps mécani-

que, externe et mesurable, un temps horloger, celui de l'ère industrielle dans laquelle notre société se trouve encore plongée et d'où elle a tant de mal à sortir. En fait, astreints que nous sommes à respecter des délais toujours de plus en plus brefs, nous ne voyons pas que nous sommes en retard par rapport à la marche même du... temps !

La fin d'une culture

Car notre société est à bout de souffle. Nous vivons la fin d'une culture. Nous traversons une crise majeure qui conduit à un nouveau monde, construit sur d'autres valeurs. Période de transition qui nous bouscule et que nous avons du mal à admettre. Notre résistance au changement est à l'origine même des difficultés dans lesquelles nous nous trouvons et des risques extrêmes que nous encourageons.

Nous avons du mal à quitter cette époque dite moderne, qui consacre la toute-puissance de l'homme et qui « clame haut et fort que l'univers tout entier tourne autour de ce personnage devenu central : l'individu. »⁵ Figure mythique sur laquelle est construit notre monde, détaché de toute appartenance, sensé être devenu pleinement autonome, cet être singulier est tendu vers son seul intérêt. Il court après la satisfaction de ses désirs - avoir tout, tout de suite et le moins cher possible - et met toutes ses énergies dans la réalisation de son accomplissement.

Son regard ainsi fixé sur « des lendemains qui chantent », le voilà qui rate pour finir le rendez-vous avec la vie, car celle-ci n'existe que dans l'instant présent.⁶ Astreint à un véritable marathon vers un futur soi-disant chargé de promesses, il se retrouve esclave de la machine infernale qu'il a lancée. Il demeure figé dans un état d'aliénation, en-

5 • **Miguel Benasayag**, *Le mythe de l'individu*, La Découverte, Paris 1998, p. 10.

6 • « Seul doit compter le présent où nous passons la totalité de notre vie, puisqu'il est inimaginable que nous soyons ailleurs. » **Jean-Louis Servan-Schreiber**, *Le nouvel art du temps*, Albin Michel, Paris 2000, p. 91.

fermé en lui-même, pris comme il est dans sa fuite en avant.

A dire vrai, cette fuite en avant est le signe d'une peur omniprésente, peur de la privation et du manque, peur du temps qui passe et de la mort. La culture de l'urgence, ou société du zapping, est la fausse réponse que nous avons trouvée face aux menaces de pertes qui heurtent notre moi.

Cependant nous prenons de plus en plus conscience que nous sommes au fond de l'impasse. Pour nous en sortir, une seule solution : il s'agit de reprendre les choses à leur origine, de revenir à la question primordiale de notre identité d'homme et de femme. Dans « l'ère du vide », qui a vu la perte de tous les repères, nous ne pouvons continuer à vivre avec pour seule boussole cette recherche éperdue de notre seul intérêt. « Il nous faut commencer par rebrousser chemin pour trouver, en amont de la figure omniprésente de l'individu, les liens ontologiques qui tissent dans une même étoffe la société, la nature et l'homme. »⁷

Au diapason de la vie

« Qui suis-je ? » L'interrogation est plus que jamais d'actualité. Elle est celle du sens de notre vie. Pouvons-nous le laisser se réduire comme nous le faisons ? L'individu, cet être profondément égoïste, coupé de la réalité du monde, coupé des autres mais aussi de lui-même, ne peut rester le modèle dominant car il nous conduit tout droit à la destruction. Il s'agit de retrouver la personne, de s'attacher à devenir sujet, un être tout à la fois distinct et relié.

L'individuation à la place de l'individualisme, voilà la mutation à laquelle nous sommes tous invités. C'est un processus de croissance à travers la rencontre : rencontre avec ce qui m'échappe et qui est

prêt pourtant à surgir à chaque instant du fond de moi ; rencontre avec les autres et avec le monde, avec le bouleversement inévitable, sensuel, émotif, affectif et mental qu'elle produit en moi. Nous sommes des êtres de relation, reliés à l'extérieur, au monde qui nous entoure, et reliés à l'intérieur, à des forces créatrices qui cherchent à se manifester.

Certes, notre insécurité est grande car plus rien dès lors ne peut rester figé. Tout est en constant changement. Il nous faut traverser, sans en avoir la maîtrise, les situations qui se présentent les unes après les autres. Les vivre vraiment, c'est-à-dire nous mettre à leur écoute, nous arrêter afin de sentir les éléments en présence, les laisser s'inscrire dans notre être, provoquer des émois, susciter des réactions étonnantes et ouvrir des compréhensions nouvelles.

Alors l'existence devient comme une danse sur les dunes. Les peuples du désert, nomades par excellence, nous réapprennent cette subtile chorégraphie : s'inscrire dans le temps qualitatif, rythmé par les événements, tout à la fois intime et partagé avec les autres, la société et la nature ; se mettre, en somme, au diapason de la vie qui nous joue sa musique. Notre pas dès lors se ralentit afin que notre être, qui a besoin de lenteur, accomplisse sa pleine destinée.

M. R.

7 • Miguel Benasayag, *loc. cit.*, p. 26.

La vitesse : enjeux politiques

●●● **Michel-Maxime Egger**, Pully

Diacre orthodoxe, président de la fondation
« Diagonale - Pour un réenchantement du monde »

Quel est, dans un ascenseur du monde développé, le bouton le plus utilisé ? Celui de la fermeture des portes. Une impatience qui en dit long sur nos sociétés pressées et hyperactives, au même titre que nos grognements quand une page web met quinze secondes à s'afficher. Du TGV aux microprocesseurs supersoniques, en passant par le four à micro-ondes et en attendant les nanotechnologies qui multiplieront par un million les performances de nos ordinateurs, nous sommes obsédés par la vitesse et la productivité. Toujours plus, toujours plus vite. Jusqu'à l'absurde.

Paradoxalement, plus les moyens technologiques nous font objectivement « gagner » du temps, plus celui-ci semble subjectivement nous manquer ou nous filer

entre les doigts. Nous sommes débordés, *surbookés*, sans cesse en train de courir après le temps, de faire deux ou trois choses simultanément : manger en regardant la télévision, téléphoner en conduisant, converser en consultant ses mails. Plus le tempo de nos activités s'accélère, plus leur volume s'accroît, et plus elles se morcellent, s'entrecoupent les unes les autres dans une arythmie généralisée. Dans les entreprises, soumises aux flux tendus, aux fluctuations des cours boursiers et à une concurrence mondiale impitoyable, ce « syndrome de Chronos » est encore plus marqué. Il se répercute sur l'ensemble du corps social et sur les individus malades du temps, ainsi qu'en témoignent la prolifération des dépressions d'épuisement et la consommation de tranquillisants.

Jusqu'où ira-t-on ? « Si nous continuons ainsi sur la voie de l'accélération technologique, la terre et ses bactéries vont bientôt sourire de nous comme d'une folie passagère de l'évolution », ironisait le biologiste Stephen Jay Gould.

Comprendre, résister

Comment en est-on arrivé là ? Si nous voulons résister et changer tant soit peu le cours des choses, il faut d'abord essayer de comprendre. Saisir comment ce monde à grande vitesse s'est formé au

Indissociable de la quête du pouvoir et de la richesse, la vitesse est constitutive de l'histoire de nos sociétés. A l'heure d'Internet et bientôt des nanotechnologies, elle atteint aujourd'hui une limite qui met en jeu le devenir même de l'être humain et du monde. Pour éviter la catastrophe qui nous menace, il nous faudra plus que l'aménagement d'îlots de lenteur. Nous avons besoin d'une véritable « économie politique de la vitesse ». Parcours avec le philosophe et urbaniste Paul Virilio.¹

1 • Professeur émérite à l'École spéciale d'architecture à Paris, Paul Virilio est devenu en 1990 directeur de programme au Collège international de philosophie. Spécialiste des questions stratégiques concernant les nouvelles technologies, il a publié de nombreux ouvrages et essais et a collaboré à plusieurs expositions, comme *La Vitesse* (1991), mise en place par la Fondation Cartier pour l'art contemporain. Il dirige depuis 1974 la collection « L'espace critique » aux éditions Gallimard et il a été membre du comité de direction de la revue *Esprit* de 1969 à 1977 et des comités de rédaction des revues *Causes Communes* et *Traverses* (Centre Georges Pompidou) de 1975 à 1984 (n.d.l.r.). Pour en savoir plus sur Paul Virilio et ses ouvrages, voir le site de la fondation Diagonale dont Paul Virilio est l'un des parrains : www.fondationdiagonale.org.

fil des siècles. C'est ce à quoi Paul Virilio, philosophe, architecte et urbaniste, s'est attelé depuis une trentaine d'années. Né en 1932, « enfant du Blitzkrieg », croyant, il n'a eu de cesse d'étudier le rôle de la vitesse dans l'évolution de nos sociétés, les périls et les risques d'accidents - de « chute », aux sens littéral et théologique du terme - dont les inventions technologiques sont porteuses.

Son but n'est pas de jouer les Cassandre mais de « remettre les pendules à l'heure » en démystifiant l'euphorie de la vitesse et en montrant la face cachée du progrès technique et des croyances qui l'accompagnent. « On n'a pas encore compris à quel point la création de vitesse et la soi-disant maîtrise du temps étaient une production de pouvoir qui échappait à l'homme »,² déclare-t-il. Vision « apocalyptique » ? Sans doute, mais au sens étymologique où ses analyses font œuvre de

Paul Virilio



« révélation ». Lui-même d'ailleurs se dit un « révélationnaire » plutôt qu'un « révolutionnaire ».

Selon Virilio, « le monde n'est pas sphérique, mais dromosphérique », du grec *dromos*, qui signifie course. Toute société est donc, en ce sens, une « société de course ». Deux grandes révolutions ont contribué à l'augmentation de la vitesse : celle des transports au XIX^e siècle - avec la révolution industrielle qui a donné naissance au chemin de fer, à l'automobile et à l'avion - et celle des transmissions au XX^e siècle. A partir de l'instant où - avec l'invention du moteur, moyen mécanique de produire de la vitesse - « la société est entraînée vers la mise en œuvre d'une vitesse industrielle, on glisse très insensiblement de la géopolitique à la chronopolitique ». Pour arriver, aujourd'hui, à la cyberpolitique, avec le passage des vitesses relatives (de l'animal et de la machine) à la vitesse absolue des télécommunications, celle des ondes et de la lumière.

L'arrivée des transmissions instantanées et du monde virtuel, délesté du poids de la matière, a généré une nouvelle accélération exponentielle. « Il y a là une véritable rupture. Une limite est atteinte, qui réduit le monde à rien », estime Virilio.

Vitesse et pouvoir

Quels que soient les rôles divers qu'elle peut y jouer, la vitesse est donc constitutive de l'histoire des sociétés. Elle est d'abord synonyme de pouvoir. Une belle illustration en est la figure du pharaon, avec ses deux mains croisées sur la poi-

2 • Les citations de **Paul Virilio** sont tirées d'un long entretien que j'avais réalisé avec lui en 1992, ainsi que, principalement, de *Cybermonde, la politique du pire*, Textuel, Paris 1996, 108 p., et de *La Vitesse*, Flammarion/Fondation Cartier, Paris 1991.

trine : dans l'une, il tient le fouet qui sert à accélérer le char de combat ; dans l'autre, un crochet pour freiner en retenant les rênes.³ De l'antiquité à aujourd'hui, c'est par la vitesse des moyens de transport et de transmission que l'homme a gagné des guerres et contrôlé des territoires. « Ce ne sont pas ceux qui travaillent la terre - qui sont à demeure enracinés dans le sol - qui possèdent le pouvoir, mais ceux qui peuvent la parcourir à plus ou moins grande vitesse. » D'où la puissance des héros équestres, célébrée par le mot illustre de Richard III : « Mon royaume pour un cheval. »

La chevalerie va servir à conquérir et dominer le monde, jusqu'à l'invention de l'artillerie, la vitesse du projectile faisant alors la différence. Puis viendront les voiliers et les navires, armes des grandes républiques maritimes (Athènes, Venise, Gênes) et des futurs empires coloniaux (Angleterre et France). Acquérir plus de vitesse, c'est contrôler des espaces plus vastes. Suivront le chemin de fer, l'avion, les satellites et Internet, né dans les antres du Pentagone...

Le pouvoir, cependant, est indissociable de la richesse, laquelle à son tour est inséparable de la vitesse. Ce n'est pas un hasard si les premiers banquiers romains étaient des chevaliers et si l'un des plus grands financiers du Moyen Âge, Jacques Cour, a inventé le pigeon voyageur. Celui-ci est, selon Virilio, l'ancêtre du courtier : en faisant circuler lettres, billets et informations à travers l'Europe, il a permis de faire fructifier le capital. Car l'argent pro-

duit de l'argent en circulant. Et plus il circule vite, plus les profits sont grands. Et plus il se dématérialise - pour n'être aujourd'hui plus qu'une impulsion électromagnétique - plus il circule rapidement. « Ce sont la vitesse du pigeon et la rapidité du messenger qui font le bénéficiaire. La monnaie électronique n'est que la continuation du pigeonnier », déclare Virilio. On peut ajouter à cela, au Moyen Âge toujours, l'invention de l'horloge mécanique qui découpe le temps en unités horaires chiffrées. En se substituant aux clochers des églises, qui rythment la journée selon les offices et la ronde saisonnière du jour et de la nuit, l'horloge donne naissance à un temps sécularisé, linéaire et métrique, pour répondre aux exigences de la société urbaine et de la bourgeoisie marchande en formation.

Le coursier, le pigeon voyageur et l'horloge constituent donc les éléments structurants du capitalisme naissant et de sa logique productiviste, immortalisés par la devise de Benjamin Franklin : « Time is money. » A partir de là, le temps va devenir une valeur marchande, et sa maîtrise un avantage concurrentiel décisif. Son accélération et sa densification par les inventions technologiques feront le reste. Jusqu'au casino planétaire et au marché globalisé actuels, sur lesquels le soleil ne se couche plus et où les transactions, le plus souvent virtuelles et spéculatives, se déroulent en temps réel, à la vitesse de la lumière.

Pertes multiples

Virilio le rappelle à l'envi : « Il n'y a pas d'acquis technologique sans perte au niveau du vivant, du vital. » L'ascenseur fait perdre l'escalier, l'automobile la marche à pied, l'e-mail la lettre. Chaque gain en matière de vitesse procure des avantages, mais provoque aussi des change-

3 • Il s'agit là de l'interprétation de Virilio, répétée à plusieurs reprises dans son œuvre, lorsqu'il évoque l'image de Toutankhamon. La version classique est différente : les pharaons sont souvent représentés en Osiris, serrant sur leur poitrine la crosse et le flagellum (fouet), symboles du maître des royaumes des morts ; pharaon, assimilé au Dieu, devient le berger de son peuple qu'il protège de son fouet et guide à l'aide de la houlette (n.d.l.r.).

ments et des pertes, plus ou moins irréversibles.

Tout d'abord, la vitesse croissante des moyens de transport et de communication a changé radicalement notre perception de la réalité. A l'évidence, on ne voit pas le monde de la même manière à pied, à cheval, à bicyclette, en automobile, en avion ou en surfant sur Internet. Plus nos déplacements dans le temps et l'espace s'accélèrent et se dissocient de notre corps, plus notre vision de la réalité s'aplatit, rendant plus difficile toute mise en perspective des choses. Nous devenons « les spectateurs d'un monde vu de nulle part ». D'où la question suivante, soulevée par Virilio : sur quel horizon de perception et de réflexion viennent s'inscrire ces informations qui nous arrivent en masse et toujours plus vite par les médias, Internet et nos téléphones portables ? « Le "réel" est-il vraiment cet empilement et ce télescopage d'images et de messages, où l'un chasse l'autre sans que rien ne fasse vraiment sens pour nos yeux et nos neurones surinformés et sursaturés ? Ce n'est plus le passage du monde clos à l'univers infini, mais le saut d'une perception cohérente et sensée à un monde éclaté. »

Pour Virilio, la folle accélération des transports et des transmissions est donc synonyme de pertes multiples, profondément imbriquées. Perte d'abord du volume du temps historique et de la multiplicité des temps locaux, au profit d'un présent mondialisé unique, d'une culture de l'urgence permanente et de l'hyperréactivité immédiate (symbolisée par le téléphone portable). Or, comme le déclare le sociologue Dominique Wolton, « l'instantanéité nie la valeur du passé et tue l'utopie. Dans un temps sans scansion, il n'y a plus d'avenir. »

Le « tout, tout de suite » a rendu l'attente insupportable et remplacé la lente cristallisation de l'expérience qui forme le tissu de l'histoire, laquelle « ne se fait plus qu'au présent ». Tocqueville, au milieu du XIX^e siècle, nous avait déjà mis en garde : quand le présent est à lui-même son propre horizon, « quand le passé n'éclaire plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres ».

Perte ensuite de l'espace-monde réel et de la plénitude du parcours qui en permet l'expérience plénière. Si la vitesse a contracté le temps, elle a aussi réduit les distances au profit d'une ubiquité hors sol, sans ligne d'horizon. « Jadis, le voyage comprenait trois étapes : le départ, le trajet et l'arrivée. Aujourd'hui, l'arrivée généralisée a dominé tous les départs. Or, en perdant le trajet, je perds le corps de la terre et mon corps propre », estime Virilio. « Plus je vais vite au bout du monde, plus j'en reviens vite et plus ma carte mentale se rétrécit. » D'où la menace de ce qu'il nomme le « grand enfermement ». « Avoir dans la tête une terre réduite. Une terre constamment survolée, traversée, violée dans sa grandeur nature et qui, par là même, me détruit, moi, l'homme-planète qui n'a plus conscience d'une étendue quelconque. »

Une affaire politique

Finalement, ce qui est en jeu avec l'évolution de la vitesse, c'est le devenir de la démocratie. « Les vitesses relatives du bateau, du train, de la voiture ou même de l'avion pouvaient encore être démocratisées, partagées avec la population. En revanche, est-ce qu'on peut démocratiser la vitesse absolue qui met en œuvre les attributs mêmes du pouvoir absolu, quasi divin : l'ubiquité, l'immédiateté, l'omnivoyance ? Comment inventer une démocratie du temps réel à visage humain,

quand les messages circulent si rapidement, qu'ils émanent des superpuissances, des états-majors militaires, des groupes financiers ou des nébuleuses terroristes ? La démocratie est solidaire, elle n'est pas solitaire, et l'homme a besoin de réfléchir avant d'agir. »

Or réfléchir - qui plus est collectivement - demande du temps et de la distance. Prendre en commun une décision suppose de partager le temps de la décision. Quand ce temps est trop court, il n'y a plus de partage possible. Comment, pris dans ce tourbillon informationnel et cette accélération des réseaux et de la finance, assurer ce temps et cette distance nécessaires à la démocratie ?

On le voit. L'éloge de la lenteur, l'appel à ralentir, à mieux habiter le temps ne sont pas qu'une nécessité spirituelle, une question de bien-être personnel, d'hygiène mentale et corporelle. C'est aussi une affaire politique. L'enjeu est rien moins que la résistance à un système qui est en train de mettre en péril le devenir même de l'être humain et du monde. Comme le dit Virilio, « la vitesse atteint aujourd'hui une limite qui est l'homme lui-même. Elle menace l'humanité d'un accident majeur, global : l'emboutissement du mur du temps. »

Cet accident n'est pas fatal. Mais, pour l'éviter, il nous faudra plus que l'aménagement d'îlots ou de parenthèses de lenteur. Ce dont nous avons besoin, c'est d'une nouvelle conscience et intelligence collective ainsi que d'une véritable « économie politique de la vitesse ». Cela suppose notamment de prendre du recul, d'opérer une critique fondamentale des dimensions totalitaires de la technique,

d'oser dire non et surtout de reposer la question du sens. Car, comme l'écrit André Burguière,⁴ il se pourrait bien que, « sous le besoin moderne de gagner du temps, d'en occuper tous les instants, d'en accélérer le rythme, faute de pouvoir en étendre la durée, perdurent la hantise de la mort et l'inguérissable désir d'immortalité. »

Ajoutons à cela la nature particulière - aux confins de l'immatérialité, de l'ubiquité, de l'omnivoyance et de l'instantanéité - des expériences que nous offre la vitesse absolue des nouvelles technologies, et nous comprendrons mieux l'injonction de Virilio : « Pour y comprendre quelque chose, il est temps de relire les mystiques. »

M.-M. E.

4 • « Le temps des marchands », in *Génération vitesse, Le Nouvel Observateur*, Hors série n° 43, Paris mars-avril 2001.

Les enseignements du Shabbat

●●● **Jean Halpérin**, Genève

Ancien professeur à l'Université de Fribourg

Vieille de plus de trois mille ans, l'institution du Shabbat, loin d'être devenue archaïque, occupe encore une place centrale dans la pensée juive et, plus largement, conserve toute sa signification pour le monde d'aujourd'hui.

Donné, selon la Torah, aux hommes et aux femmes rassemblés au pied du Sinaï, le Shabbat est proclamé dans le quatrième commandement du Décalogue (Ex 20,8-11 et Dt 5,12-15). Cet événement fondateur a suscité par la suite une abondante législation biblique, talmudique et rabbinique, ainsi que d'innombrables commentaires et questionnements.

Chacun sait que le Shabbat est le premier jour de repos hebdomadaire obligatoire qu'ait connu l'histoire universelle. C'est un titre de noblesse qui a d'ailleurs valu aux Juifs, dans l'antiquité grecque et romaine, les sarcasmes de grands auteurs, scandalisés de voir des hommes gaspiller un septième de leur temps et, plus encore, de celui de leurs esclaves, à ne rien faire de productif. Cet aspect n'épuise pas, loin s'en faut, le sens du Shabbat, qui occupe une place centrale dans la pensée juive.

Interdiction et obligation

Comme le fait remarquer Georges Hansel dans *Le Shabbat sous l'œil du Talmud* : « La distinction entre les aspects *interdiction* et *obligation* des lois du Shabbat est signalée par Maïmonide dès le début du traité qu'il leur consacre. Il y indique qu'il ne faut pas confondre deux versets à première vue semblables : Exode 20,10 : "Le septième jour est un Shabbat pour l'Éternel ton Dieu, tu n'y feras aucun travail" et Exode 34,21 : " Six jours tu tra-

vailleras, et le septième jour tu cesseras". En dépit de leur similitude, ces deux versets doivent être distingués. Le premier est exprimé sous forme négative et énonce un interdit, celui d'effectuer un travail le Shabbat. Le second, au contraire, est exprimé sous forme positive et introduit une obligation dont le contenu reste à définir. »¹

Suivons d'abord Georges Hansel dans sa démarche : développer la définition et les caractéristiques de l'interdit, puis celles de l'obligation. De l'analyse des lois extrêmement précises et détaillées relatives au travail, il apparaît que l'interdiction shabbatique concerne le travail créatif, intentionnel, réfléchi, et réalisé selon la technique habituelle. Ainsi « le Shabbat est le temps où l'homme renonce à son pouvoir de transformation du monde. Par la mise en œuvre de sa pensée, l'homme sait créer, fabriquer, transformer, et cette activité est un élément de sa vocation, presque une obligation. Mais la Torah fixe à l'homme une limite à sa puissance. Le Shabbat se définit comme le moment où il est prescrit de renoncer à un pouvoir. Il est d'abord une ascèse : "Tu n'y feras aucun travail." L'homme (...) modifie le monde d'en bas à sa guise et le soumet à sa domination. La Torah assigne une limite temporelle à cette souveraineté.

1 • *Explorations talmudiques*, Odile Jacob, Paris 1998, pp. 168-178.

» Quant à la sainteté, au caractère sacré du Shabbat, ils le distinguent du reste de la semaine, profane. Temps "profane" dont persévérance dans l'être, extension, conquête, domination de la nature (et malheureusement aussi des hommes), impératif d'action et de réalisation croissante, accroissement infini de la richesse et de la puissance sont les catégories. "Remplissez la terre et conquérez-la", dit la Genèse, phrase qui peut se comprendre tout à la fois comme un ordre et une bénédiction. Armé de sa pensée, l'homme façonne le monde à sa convenance, convertit la pierre en résidence, la graine brute en nourriture raffinée et étoffe chatoyante, l'arbre du champ en meuble précieux. Arrive le Shabbat avec sa sainteté, coup d'arrêt périodique à cet impérialisme. (...) Sainteté qui se produit non pas dans une quelconque extase mystique mais primordialement comme renonciation au pouvoir sur le monde. »

Ce qui, souligne Georges Hansel, est bien différent d'un repos hebdomadaire qui viserait à recouvrer ses forces pour poursuivre un même but, au lieu de constituer un moment où le jeu de l'être est surmonté. « Le judaïsme a décidé que tel est le modèle à réaliser : un homme puissant et créateur, mais aussi capable de mettre un frein à sa puissance et à ses créations. »

Quant à l'obligation, « Maïmonide et Nahmanide montrent que le contenu essentiel de ce commandement positif est la constitution du Shabbat en jour de *menouha*, "repos" s'avérant une traduction impropre, plutôt "calme", "stabilité" ou "tranquillité". "Six jours tu travailleras, et le septième tu cesseras" implique non pas une idée de repos après le travail, de récupération des fatigues de la semaine, mais un retour ou un accès au calme après l'activité ou éventuellement l'agitation qui a pu régner pendant six jours. (...)

Dans notre mentalité, les notions de stabilité et de calme sont essentiellement négatives. Le calme s'interprète comme absence d'activité, la stabilité est absence de mouvement. Au contraire, il apparaît ici que, pour le Talmud, il y a une positivité de la *menouha*, l'affairement matériel s'interprétant comme perte de l'état de *menouha* et non pas celui-ci comme absence d'activité. »

Il existe donc deux commandements essentiels concernant le Shabbat : un commandement négatif, une interdiction, celle de tout travail réfléchi, et un commandement positif, une obligation, la constitution du Shabbat en jour de calme.

Création et libération

Que semblent viser ces commandements, que produisent leur pratique et leur étude, quels enseignements peut-on en tirer aujourd'hui ?

Partons de la locution, en apparence énigmatique, qui clôt le récit de la Création du monde et du Shabbat : « Dieu se reposa de toute son œuvre qu'il avait créée, pour agir (Gn 2,3). Tel qu'il avait été créé, le monde restait inachevé, à charge pour l'homme de le parfaire. Dès le huitième jour, l'homme (et la femme) deviennent associés à Dieu dans l'œuvre de création continue. Comme le dit Prosper Weil : « C'est ainsi que s'est ancrée dans la pensée juive l'idée du progrès. L'expérience montre toutefois que ce progrès ne peut se réaliser qu'au prix de tensions et de conflits continus : contre la nature, qui nous environne, que nous devons dominer mais que nous abîmons ; contre la société humaine au sein de la-

religions

quelle se créent des rapports de domination ; mais surtout à l'intérieur de chacun de nous. »²

Pourquoi est-ce au moment où la Torah interdit le travail créatif et commande le calme, qu'elle introduit la question de l'« agir », de l'association de l'homme à l'œuvre de la création ? Comme s'il fallait en passer par ce retrait, le septième jour, pour donner à l'action, à partir du huitième, une dimension de liberté, de responsabilité et d'éthique : l'ambition des Juifs n'est pas de judaïser le monde, mais de l'humaniser, de le rendre meilleur, plus juste, plus harmonieux. Le Shabbat, comme modèle, peut y contribuer.

« Observe le jour du Shabbat pour le sanctifier, comme te l'a prescrit l'Éternel ton Dieu. Durant six jours, tu travailleras et t'occuperas de toutes tes affaires, mais le septième jour est la trêve de l'Éternel ton Dieu ; tu n'y feras aucun travail, toi, ton fils ni ta fille, ton esclave, homme ou femme, ton bœuf, ton âne, ni

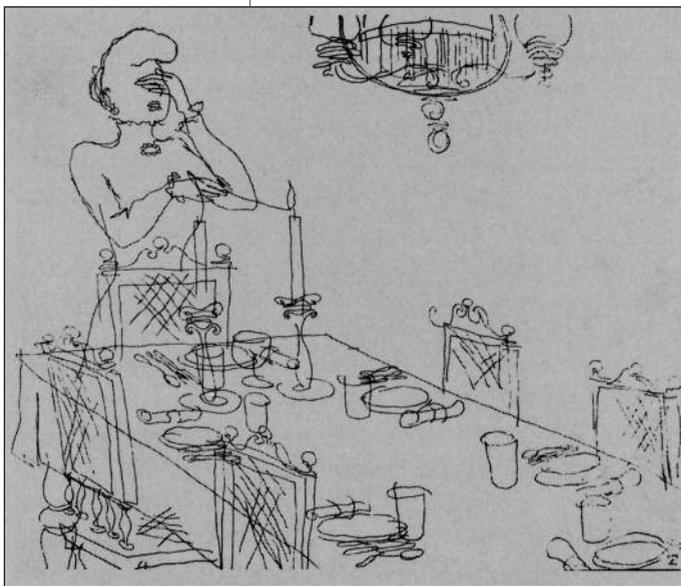
tes autres bêtes, non plus que l'étranger qui est dans tes portes ; car ton serviteur et ta servante doivent se reposer comme toi. Et tu te souviendras que tu fus esclave au pays d'Égypte, et que l'Éternel ton Dieu t'en a fait sortir d'une main puissante et d'un bras étendu. C'est pourquoi l'Éternel ton Dieu t'a prescrit d'observer le jour du Shabbat » (Dt 5,2-15).³

Ainsi, le Shabbat est placé à la fois sous le signe du souvenir de la Création du monde et de celui de la Libération (comme le montre également la lecture en parallèle des versions presque identiques du Deutéronome, citée ci-dessus, et de l'Exode 20,15-18). En effet, le Shabbat est un appel aux plus hautes exigences de dignité humaine et d'égalité sociale. Il y a là une vision d'harmonie entre les hommes par le refus de toutes les aliénations et de tous les déterminismes économiques, sociaux et politiques.

S'y ajoute le respect absolu de la vie : comme le précisent les textes rabbiniques, « le Shabbat a été donné aux hommes, et non pas les hommes au Shabbat » (*Mekhilta*, 31,13). Rien de plus important, selon la Torah, que de préserver la vie humaine. S'il existe le moindre danger qu'une vie humaine puisse se trouver en jeu, on doit transgresser les interdictions prescrites par les lois du Shabbat (*Genèse Rabba*, 19,31).

- 2 • « Le shabbat comme institution et comme expérience », in *Le shabbat dans la conscience juive*, XIV^e Colloque des intellectuels juifs, p. 14.
- 3 • « Souviens-toi du jour du Shabbat pour le sanctifier (...) C'est en six jours que l'Éternel a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment et il s'est reposé le septième jour. »

Dessin au crayon de Imre Szigeti, début du XX^e siècle



Ainsi, plus qu'un jour de repos à proprement parler, le Shabbat est un jour de calme, de sérénité, d'harmonie et d'épanouissement. Quiconque n'a pas goûté sa saveur et n'a pas respiré son air ne peut se rendre compte vraiment de son essence et de sa grandeur.

Supplément d'âme

L'éthique fondamentale du Shabbat, qui élimine toute différence entre le faible et le fort, qui abat les barrières entre le riche et le pauvre, l'employeur et le salarié, voilà qui donne tout son poids et toute sa lumière à chaque Shabbat nouveau. D'où l'atmosphère particulière qui l'imprègne et la richesse poétique qui en émane. Il est accueilli comme une reine par la communauté, le vendredi soir avant la tombée de la nuit, et accompagné par les « anges de la paix » jusqu'à sa sortie samedi soir, quand les premières étoiles apparaissent dans le ciel.

Supplément d'âme, le Shabbat apporte à l'individu et à la communauté une victoire hebdomadaire sur toutes les contraintes. Il interrompt le deuil, la tristesse, les soucis matériels, les préoccupations professionnelles, la hâte et l'agitation du quotidien. Un jour par semaine, en mettant ses plus beaux habits, en éclairant son foyer, en participant à un repas de fête, en accueillant à sa table des étrangers ou des déshérités, chaque Juif devient un prince, quel que puisse être son rang, son statut ou sa situation économique et sociale. De ce fait, sont rompus, ce jour-là, les liens de dépendance.

Il y a là une expérience hebdomadaire de liberté plénière. Un jour effectivement vécu, chaque semaine, ici et maintenant, et

non pas dans l'espoir d'un monde à venir... ou plutôt comme un avant-goût de celui-ci...

Comme le dit Abraham Heschel, « le travail est un métier, mais le parfait non-agir est un art. (...) Pour y exceller, il faut en accepter la discipline. Le septième jour est un palais dans le temps que nous-mêmes bâtissons. (...) L'esprit du Shabbat doit toujours se traduire dans des faits réels, dans des actes bien définis, à accomplir ou à éviter. » Le Shabbat doit être source de joie et d'intériorité. Pour y accéder, il faut savoir le pratiquer. Plus qu'institution, il est expérience vécue.

Sous l'effet du progrès technique, y compris l'informatique, nous vivons dans un monde perturbé par les excès de la vitesse et de la précipitation, nous agissons dans l'immédiateté plus que dans la durée, ce qui conduit à un déficit de réflexion et à une banalisation du temps vécu. Loin d'être une évasion hors du temps, le Shabbat lui donne tout son sens en empêchant sa banalisation.

C'est en s'abstenant de créer, un jour sur sept, que l'homme affirme sa liberté face à la nature, au pouvoir et aux choses, en même temps qu'il affirme sa fraternité face aux autres hommes. Aussi peut-on comprendre qu'un sociologue comme Georges Friedmann, qui a consacré la majeure partie de son œuvre aux problèmes du travail, ait pu voir « une sorte de génie prophétique dans l'institution du Shabbat » qu'il jugeait indispensable pour lutter contre la déshumanisation de la civilisation technique d'aujourd'hui.

J. H.

4 • *Les bâtisseurs du temps*, De Minuit, Paris 1957.

De la délicatesse et de la volupté

●●● **Gérard Joulé**, Lausanne

La presse, la précipitation (on ne disait pas encore le stress qui, en anglais, signifie force, tension) dans les civilisations nobles sont le signe des classes basses, des gens affairés qui courent comme des fourmis. Les gens nobles ne pressent jamais le pas ni le débit de leurs paroles.

Gontcharov, romancier russe, a dépeint dans son livre, *Oblonov*, un personnage qui chaque matin met au moins une demi-heure pour enfiler ses pantoufles. Pourquoi ? Parce qu'il les aime, et qu'il prend le temps de les regarder et de les enfiler. Il s'attendrit sur ses vieilles savates, sur ses vieilles servantes, comme Montaigne sur sa vieille trogne, non parce qu'elles sont belles, mais parce que ce sont les siennes, et qu'elles lui rendent de précieux services. Les gens lents sont doux, sont bons. Ils ne courent pas après les places, les richesses, les honneurs, les grandeurs et tous les hochets qui satisfont la vanité humaine. Ils ont le temps de joindre les mains et de dire en action de grâces : « Merci, mon Dieu, de ne pas m'avoir fait comme ces gens pressés, stressés comme des citrons sans jus. » Car la lenteur est un don, une grâce.

Il y a bien sûr lenteur et lenteur, et la parfaite lenteur n'est pas celle de la tortue de la fable qui finit quand même par coiffer sur la ligne d'arrivée le lièvre dans la course qu'elle avait consenti à engager avec lui. La parfaite lenteur, elle, n'appartient pas au monde de la compétition. Autant dire qu'elle n'appartient pas au

monde tout court. Elle ne s'exerce que sous le regard attentif des anges et, comme toute vertu, elle trouve sa récompense en elle-même. Et si néanmoins elle court une course sous le soleil, c'est celle qui la rapproche le plus possible de l'immobilité divine.

Sérénité

Lire Proust demande beaucoup de lenteur, d'une lenteur qui est synonyme d'attention, car le lire vite, c'est se condamner à n'y rien comprendre. Toute dégustation, toute mastication demande de la lenteur. Paul Morand, ce grand coureur de villes, de pays, de livres et de femmes, disait sur le tard : la vitesse a volé mon âme, a gâché ma vie. Il enviait Proust que sa maladie avait confiné dans sa chambre aux parois de liège, l'obligeant de fouiller les alvéoles de sa mémoire afin d'en extraire tout le suc.

Les lents héritent la terre, les violents ravissent le ciel. Pascal ne savait pas être lent. Il avait hâte d'atteindre, d'êtreindre le but. L'aigle voit de haut, de loin, sa vue est panoramique. Il fond sur sa proie, mais chemin faisant, bien des choses lui échappent. Il est l'ennemi des chemins. Rousseau dans les *Rêveries* paie à la lenteur son tribut et reçoit en retour un paradis de sensations molles et délicieuses. Caresses des éléments.

Disons pour être pédant et philosophe (c'est tout un) que la lenteur satisfait en nous cet esprit de rationalité qui ne nous laisse jamais très longtemps en repos, que la lenteur nous offre le moyen de savourer les fruits que l'oisiveté dépose dans notre corbeille.

Sans la lenteur et sans, non plus, il faut bien le dire, la paresse, sa sœur jumelle, la terre serait une autre géhenne (ce qu'elle est en train de devenir depuis que les hommes ont sacrifié à l'idole Vitesse). Dans cette amère aventure de l'existence, l'homme trouve quelque répit en elle et grâce à elle. Nous succomberions à la rage qui nous habite, au feu qui nous brûle, sans ces bains de lenteur et parfois même d'assoupissement dans lesquels se dissipent mystérieusement nos soucis. Ils logent tout à coup à leur place la sérénité, le repos et la paix en gerbe ineffable dans notre âme subitement détendue.

Content de son état, fier lorsqu'il se compare, humble lorsqu'il s'examine, l'homme lent ne sera jamais un ennemi de l'Etat ou des lois. Non plus que de ses voisins. Il vit en paix avec son prochain.

Il a de l'abandon, et il est ingénu. Est-ce qu'il ne convient pas d'admirer et pour ainsi dire d'adorer cette efficacité, cette économie de la lenteur ? Elle est seule à nous frayer si aisément le chemin de la philosophie, qui n'est au fond que l'art de trouver le bonheur. Toujours elle chemine, jamais elle n'est pressée d'atteindre le but. Le monde pourrait finir qu'elle ne s'en apercevrait pas, car elle n'est pas du monde. Qu'y ferait-elle ? Elle est clémente, parce que la rigueur et l'oppression veulent un tracassé et une contention d'esprit qui la fatiguent par avance. Elle aime s'attarder, elle aime à causer, elle aime à prendre le temps, elle aime à aimer, et le temps, comme les femmes, se donne à celui qui aime à le prendre et s'y donne au centuple. Don

Juan était un homme pressé, pressé de prendre et de ravir. Avait-il même le temps de jouir ? N'est-ce pas bien exténuant que d'aller de femme en femme sans s'attarder sur aucune ? Un plaisir trop vite pris est-il encore un plaisir ?

Le don de la volupté

La lenteur est enfin amie de la volupté comme Tacite nous le montre dans ce portrait de Pétrone : « Pétrone, nous dit-il, consacrait les jours au sommeil, la nuit aux soins et aux douceurs de la vie. Il affichait en paroles et dans sa conduite un non-chaloir et une désinvolture qui jouaient la simplicité, ce qui leur donnait un charme de surcroît. » L'histoire rapporte que Pétrone fut équitable et fier, jusqu'à la magnanimité, et que celle-ci a flétri la cruauté rampante de son rival, l'industriel Tigelin. Le Christ dans l'Evangile fait d'ailleurs relativement peu de cas du travail puisqu'il nous dit que son Père récompense de la même manière celui qui a travaillé douze heures et celui qui n'a travaillé qu'une heure. Adorable injustice divine, qui dépasse de bien loin la justice des hommes.

Ne point confondre lenteur et tiédeur. Parfois elles se croisent mais elles appartiennent à des univers tout différents. N'est point lent qui veut. Comme toute qualité, la lenteur est avant tout un don. Elle ne s'acquiert pas, elle se cultive tout au plus. Et quoi ? La vitesse n'est-elle pas sa propre ennemie. Elle se hait elle-même. Elle ne s'exerce que pour s'abolir. Plus elle fait rage et plus elle désire sa propre fin. Car elle n'est pas un but mais un moyen. Elle n'est pas un port mais une route, et qui n'aime pas le voyage.

Certes le Christ dans l'Évangile donne l'impression d'un homme pressé et qui témoigne de l'impatience devant la lenteur d'esprit de ses disciples : pressé de manger la Pâque, pressé de revenir à son Père. D'un autre côté, il fait l'éloge des lys des champs qui ne filent ni ne tissent et dont la beauté surpasse celle de Salomon dans sa gloire, et il reproche à Marthe de s'affairer, lui donnant en exemple sa sœur qui l'écoute à genoux développer les mystères du Royaume des cieux. Certains disent qu'il fallait bien que quel-
qu'un soit au fourneau pour préparer le repas. Toujours cet estomac ! Mais le Christ n'était pas venu pour le remplir.

Revenons au profane, revenons à la littérature. Comme une musique ancienne, écoutons s'adresser Ernestine, une héroïne de Stendhal : « Il me semble, dit-elle, que je découvre sept époques tout à fait distinctes dans la naissance de l'amour... »

Les amours modernes sont éloignés de cette casuistique. Rappelons-nous encore Elvire, se défendant contre Tartuffe : « Quoi, vous voulez aller avec cette vitesse ! Et d'un cœur tout d'abord épuiser la tendresse ! » Peu importe aux amants modernes d'en épuiser d'abord la tendresse. Il y a belle lurette que les amants modernes ne s'écrivent plus.

Anonymat

La vitesse tue la forme. D'un paysage vu à deux cents à l'heure, que reste-il ? Rien. Le mouvement ne déplace pas les lignes, il les anéantit. La terre perd sa variété. En avion, il n'y a plus, sous nos pieds, de peupliers ou de châtaigniers, il y a l'Arbre...

La vitesse ressemble en outre au communisme en ce qu'elle tue l'individuel. Elle appelle et exige l'anonymat. La vitesse habitue l'esprit au symbole, au chiffre. Le sociologue s'en réjouira, lui qui se nourrit de statistiques, mais non l'artiste. L'artiste est un aristocrate pour qui le général et la société n'existent pas. En outre

il travaille lentement. Le sage s'efforce de ne pas voir les premiers plans immédiats qui s'enfuient mais de fixer les yeux sur les lointains et sur les dieux qui sont immobiles.

L'on pourrait tirer de cet éloge de la lenteur et des civilisations nobles qui en permettent l'usage et qui le rendent même nécessaire une condamnation sans équivoque à contrario de la modernité et de la société technicienne et du progrès humain, et, mon Dieu, l'on n'aurait pas complètement tort, puisque c'est seulement dans le domaine des sciences et des techniques qu'on peut par-

« La carte de Tendre »,
un sentier oublié
des amoureux
contemporains



ler de progrès proprement dit. L'humanité ne progresse jamais sur le plan moral ou religieux, qui est exclusivement le plan individuel et non social, l'humanité étant une catégorie du général et non de l'individuel ou du particulier.

Le citoyen des civilisations nobles prenait le temps de former et d'enluminer ses lettres, avant que Descartes n'eût donné le branle au développement des sciences et des techniques et avant que Hegel et Marx n'eussent jugé nécessaire de remplacer des esclaves par des machines et par des techniciens. C'était seulement changer de joug et de maître.

Peut-on encore imaginer une civilisation où, par la banalité de la vitesse et la facilité de la surenchère qu'elle entraîne, la lenteur apparaîtra comme le mode le plus naturel pour exprimer une certaine délicatesse, ou demeurera-t-elle le privilège de la seule vieillesse ?

Et l'histoire coulait

J'ai chez moi un tableau de bataille dont la contemplation doit rendre modeste un homme d'aujourd'hui : le fleuve, la colline boisée, une batterie sur la pente, une cavalerie enrubannée dans la vallée. Au premier plan, des dames et leurs servantes qui déballent un panier à provisions. Assis sur la berge, on regardait couler l'histoire. Elle ne s'était pas encore affublée d'une majuscule, elle n'avancait guère plus qu'un centimètre par siècle et parfois, pour peu qu'on cessât de la regarder, il lui arrivait de s'immobiliser complètement. Il n'y avait pas encore de péchés collectifs, Jean-Paul Sartre n'avait pas encore inventé la mauvaise conscience et le complexe de culpabilité nationale n'était pas enseigné dans les écoles.

Le temps, dans son écoulement, n'excédait pas la lente croissance de l'ombre sur les objets, des ongles au bout des

doigts d'une jolie femme ou la respiration d'une paire de bœufs qui rentre des la-bours. C'était des jours radieux, longs comme des haies d'aubépines traversées d'un vol d'hirondelles, c'était tout ce qui se passait jamais de sensationnel. Rarement l'histoire, rarement l'actualité ne franchissaient le seuil de la vie privée (et les journaux n'en montraient que les figures des assassins, ce qui n'a pas forcément changé). Elles attendaient derrière la porte qu'on les priât d'entrer, encore était-ce la porte de service. Et cette histoire, c'était comme le fumet de la continuité, un coup de vaporisateur dans l'air, fumée d'un feu d'automne qui parfume la campagne. Profondément rien n'en bougeait. Quels drôles de gens, diront plus tard de nous nos petits-neveux ! Ils ne parlaient que de progrès, de changement, de réforme, d'évolution, de mue, de fuite en avant. La vérité, le chic pour eux, c'était le mouvement continu vers quelque chose qui reculait toujours.

Nous ne sommes tous intellectuellement que des postillons et des jockeys. Tout ce train de poste et de course donnera à nos descendants le mal de mer et aussi l'envie de s'asseoir dans quelque doctrine fixe et reposante pour n'en plus bouger.

G. J.

Emmanuel Mounier

L'univers personnel

●●● **Karel Bosko**, Genève

Historien, enseignant au Collège et à la Faculté de Lettres de l'Université de Genève

Une anthologie et un récent colloque à l'UNESCO nous révèlent l'originalité et l'actualité d'Emmanuel Mounier, ce penseur engagé, disparu en 1950, qui aurait eu cent ans aujourd'hui.

Mounier et le personnalisme - un nom, un courant de pensée qui semblent appartenir à un passé lointain, enfouis dans la mémoire de quelques émules méconnus ou dans les archives trop copieuses de l'histoire des idées. Sans doute Mounier lui-même a-t-il souhaité que « le mot de personnalisme soit un jour oublié », mais dans une toute autre optique : « parce qu'il ne sera plus besoin d'attirer l'attention sur ce qui devrait devenir la banalité même de l'homme ».

« Devrait » : un conditionnel prudent, néanmoins chargé d'espérance. A l'heure où il meurt, trop tôt, l'autorité morale et le rayonnement intellectuel de Mounier sont considérables, en Occident et au-delà, sensibles encore de nos jours - quoique de façon discrète - dans la revue *Esprit*, qu'il a fondée en 1932 et qui demeure en 2005 une référence majeure dans le domaine de la pensée, de la politique et de la culture. Qui donc était-il ? Quelle fut son œuvre ? Quelles furent sa place et son rôle dans les débats et les combats d'avant et d'après-guerre ?²

Crise de civilisation

Né à Grenoble dans un milieu modeste, il passe en 1928 son agrégation de philosophie, mais il tourne le dos à une carrière universitaire et décide - avec quelques amis et des moyens très limités - de

lancer une revue ouverte aux problèmes posés à l'Europe par le séisme économique américain, qu'il perçoit et présente comme une véritable crise de civilisation. Une crise qu'il s'agit d'analyser et d'affronter, de surmonter peut-être, en se fondant sur l'Évangile et sa dynamique charnelle - Péguy est passé par-là - engluée dans la tartufferie des bien-pensants.

C'est ainsi qu'*Esprit* publiera des études approfondies sur *La Rupture entre l'ordre chrétien et le désordre établi* et *Le Travail et l'homme* (1933), sur *Les pseudo-valeurs fascistes* (1934), sur *La colonisation, son avenir, sa liquidation* et sur un *Projet de programme pour un front anti-fasciste* (1935), sur *La femme aussi est une personne* et sur *Le syndicalisme* (1936), sur *Anarchie et personnalisme* et sur *La littérature prolétarienne* (1937), sur le *Pré-fascisme français* (1938) ou sur *L'émigration, problème révolutionnaire* (1939).

Surmonter la crise, c'est penser et préparer une nouvelle *Renaissance* (1932), d'abord : une révolution à caractère moral et spirituel, ou, pour reprendre les mots

1 • *Emmanuel Mounier, actualité d'un grand témoin*, Actes du colloque tenu à l'UNESCO (octobre 2000), Parole et Silence, Paris 2003.

2 • Les biographies intellectuelles de Mounier (signées **Et. Borne**, **L. Guissard**, **J. Conilh** ou **J.-M. Domenach**) ne sont plus disponibles qu'en bibliothèque.

mêmes de Mounier, « personnaliste et communautaire ». Deux qualificatifs qui expriment l'essentiel d'un projet, d'une aventure partagée, d'une action publique et finalement d'une œuvre, écrite dans l'incertitude du lendemain, les difficultés de toutes sortes - familiales, financières, éditoriales - et au plus fort des drames et des catastrophes politiques de l'époque : destruction de la démocratie en Allemagne, agression italienne contre l'Éthiopie, éclosion et triomphe du Front populaire en France, guerre civile meurtrière en Espagne, procès truqués à Moscou, disparition de l'Autriche et de la Tchécoslovaquie.

La personne et la communauté : s'il faut rompre avec « le désordre établi » et bâtir une cité libérée de la tutelle de l'argent et des conflits barbares qu'il génère, c'est de là, de ces deux valeurs vivantes et indissociables qu'il faut partir. Sur ce plan, Mounier nourrit et enrichit sa réflexion au contact et à la lecture de ses aînés ou de ses contemporains dans la foi - essentiellement des philosophes, attentifs à la dimension concrète et, par définition, engagée du christianisme. Parmi eux le Russe Nicolas Berdiaev, l'Allemand Max Scheler, les Français Jacques Maritain et Maurice Blondel. Mais Mounier s'inscrit également dans une galaxie intellectuelle non-conformiste où l'on croise - complices ou rivaux - les Français Marc et Dandieu, le Suisse de Rougemont, l'Anglais MacMurray, en quête chacun d'un ordre social qui n'exalte pas l'individu au détriment de la collectivité (libéralisme), ou l'inverse (totalitarisme). L'idée de personne est pour eux tous la clé d'un renouveau possible.

Individu et personne

Soucieux d'éviter les malentendus et les confusions, Mounier distingue et clarifie les concepts, mais ne prétend bâtir aucun système. L'individu et la personne

ne s'excluent pas l'un l'autre mais représentent plutôt les deux pôles de l'humain, la dimension de « l'avoir » et celle de « l'être » qui caractérisent toute existence incorporée. L'individu est repli sur soi, avarice et calcul, à l'extrême narcissisme et solitude ; la personne, elle, est ouverture et disponibilité, dépassement et communion.

La personne « ne croit donc qu'en se purifiant de l'individu qui est en elle », elle est une conquête constante, une création continuée dans l'effort, le risque, l'affrontement. Mounier la voit comme « un cogito altruiste », car « l'expérience première de la personne est l'expérience de la seconde personne » - la communauté des hommes lui est coextensive. La personne exprime et incarne un élan, elle surgit, elle s'expose, et du coup ne saurait se définir, tel un objet que l'on connaîtrait du dehors. Elle est « transcendante à tout le donné »,

portrait

« Pourquoi ces deux rides averties, de chaque côté de la bouche, cette immobilité tendue, quand je ne connais ni l'ennui ni l'amertume ? »

(E. Mounier)



Emmanuel Mounier

L'engagement de la foi, textes choisis et présentés par Paulette Mounier, Parole et Silence, Paris, 2005.

Écrits sur le personnalisme, Seuil, Paris 2000 (poche).

Mounier et sa génération - Lettres, carnets et inédits, nouvelle éd., Parole et Silence, Paris 2000, 430 p.

Esprit, novembre 1940-août 1944, reproduction intégrale présentée par B. Comte, Paris, Esprit/Seuil, Paris 2004.

mais en même temps plongée dans le donné biologique, psychologique, social, culturel, historique, qu'elle assume, ordonne et unifie - contrairement à l'individu qui s'y noie, s'y installe, s'y endort, par paresse, confort, conformisme ou lâcheté. Ou par intérêt, tel « le bourgeois » qui « ne se meut que parmi des choses, et des choses utilisables, destituées de leur mystère » - de leur « aura » dira Benjamin.

Verrouillé dans sa sphère privée - « le privé, ce dont on prive les autres » (Mounier) -, « le bourgeois » cultive le réflexe défensif et n'hésite pas à « se draper de religion » pour légitimer ou défendre ses privilèges, discréditant par-là même et l'Évangile et l'Église. Aventurier hardi devenu conservateur frileux, « le bourgeois », tantôt débonnaire tantôt cynique, n'est plus que la triste figure d'une humanité affaissée et satisfaite. S'il faut « refaire la Renaissance », c'est parce que celle-ci s'est trop vite égarée dans l'impasse d'un individualisme étroit, perdant ainsi sa générosité première.

Et la tâche est urgente - elle est même de l'ordre de la mission à l'heure où, en rupture apparente avec la médiocrité ambiante, les fascismes exaltent la jeunesse, mobilisent les enthousiasmes et les dévouements, dans « l'ivresse permanente de valeurs vitales » soi-disant brimées par le matérialisme et le rationalisme bourgeois. A l'individu isolé de l'Europe mercantile, le Duce et le Führer opposent le délire collectif de masses fanatisées, succédané abject, hélas séduisant aux yeux de certains, d'une communauté fraternelle fondée sur les singularités solidaires.

Mais si la communauté est le lieu d'un accomplissement et non d'une abolition de la personne, d'un épanouissement et non d'un évanouissement de l'être humain, elle reste davantage une tendance qu'un acquis, une dynamique qu'un état, un thème d'action qu'une forme achevée de vie en société, d'où les réticences de

Mounier durant l'entre-deux-guerres face au marxisme, qui tiennent essentiellement au régime de contrainte que celui-ci, en sa version soviétique, impose au peuple russe. Ce ne sont pas les aspirations révolutionnaires des exploités que récuse Mounier, mais ce collectivisme tyrannique qui « sème les victimes », et auquel il préfère le socialisme libertaire et fédéraliste d'un Proudhon, précurseur inspiré en dépit de ses errements du projet personnaliste.

Dérives

Demeurent toutefois des zones d'ombre dans ce discours, qui conduiront Mounier à prendre des positions surprenantes entre 1940 et 1950. S'il n'a jamais nié la nécessité des médiations institutionnelles qui assurent l'articulation entre la personne et la communauté, il en a souligné toutefois, et avec insistance, l'opacité, la pesanteur, la sclérose potentielle : ainsi a-t-il fustigé le parlementarisme, vase clos d'ambitions mesquines et de calculs à courte vue, caricature, selon lui, d'une véritable démocratie - encore l'empreinte de Péguy, et le souvenir de Proudhon. Mais au lendemain de la défaite de la France et dans le climat délétère de Vichy, assimiler le régime démocratique au régime parlementaire, c'est consentir à la mort de celui-là par aversion pour celui-ci, et accepter bon gré mal gré le programme de la « révolution nationale » dicté par Pétain.

Mounier, comme d'autres, se laissera prendre au piège, mais aussi se réveillera : en 1942, arrêté et incarcéré, il entame, avec plusieurs détenus, une grève de la faim qui durera douze jours et dont la radio de Londres fera état. Libéré, mais

très affaibli, il se réfugiera à Dieulefit après l'occupation de la Zone Sud par les Allemands, et c'est là qu'il rédigera son fameux *Traité du caractère*.

Dérive comparable, mais en sens contraire, après 1945 : Mounier est hostile à l'idéal d'une démocratie chrétienne - alors incarné en France par le Mouvement républicain populaire - mais face au Parti communiste, puissant et auréolé du prestige conquis dans la Résistance, il cultive une neutralité bienveillante - si l'on se range dans le camp des pauvres, on ne saurait couper les ponts avec le seul mouvement porteur des espérances prolétariennes, même athée.

De cette attitude, déplorée par les intellectuels de gauche anti-totalitaires - tel Boris Souvarine -, le PC ne lui saura gré, préférant le sarcasme, voire l'insulte, au dialogue. Dès la rupture entre Staline et Tito, Mounier prendra ses distances, et, peu avant de mourir, en appellera à un « marxisme ouvert », qui « n'écrase pas trois générations pour sauver les suivantes ».

« Nous ne nous engageons jamais que dans des combats discutables sur des causes imparfaites », écrira-t-il : la personne, et le chrétien plus encore ne se découvrent et ne s'affirment que dans le risque couru. L'erreur ou la faute lourde peuvent être au rendez-vous, mais le pire serait le repli ou la fuite dans une chimérique pureté.

Créativité

Les amis de Mounier (Lacroix, Ricœur), les rédacteurs successifs d'*Esprit* (Béguin, Domenach, Thibaud, Mongin) s'en souviendront, suscitant sans relâche réflexions et débats dans la cité autour d'un humanisme concret et exigeant, que les structuralismes polymorphes des années

60 et 70, partis en guerre contre les philosophies du sujet et de la conscience, ne parviendront pas à discréditer.

Un humanisme fort d'une pertinence neuve face à une société atomisée et une économie dérégulée, qui contribuent au « grand enfermement » de l'homme contemporain dans le privé, la consommation boulimique ou la misère sans fond. Les antipodes de « l'univers personnel », qui surgit, se déploie, se consolide dans le sillage de chaque pensée libre, de chaque acte autonome, de chaque dialogue noué, de chaque projet partagé, de toute solidarité vécue.

La personne, c'est la dimension créatrice de l'être humain - qualité et intensité d'une présence à soi et à autrui, pesée concertée sur les déterminismes, aspiration commune à un règne des valeurs, reconnaissance d'un plus vaste que soi.

La personne est en avant de l'individu, elle est la vocation première de l'individu. Tout Mounier est là.

K. B.

D'autres articles à découvrir sur www.choisir.ch

- *Partenariat enregistré*, de **Michel Salamolard**, prêtre, Sion
- *Le NON français à la Constitution européenne*, de **Pierre de Charentenay**, s.j., Paris

Agriculture mondiale

J'ai lu avec intérêt l'article de Bastienne Joerchel sur « l'agriculture mondiale » (« choisir » n° 545, mai 2005, pp. 27-30). Ayant une longue expérience des sujets abordés, je souhaiterais faire quelques commentaires.

Les prémisses sur lesquels vous fondez votre argumentation (aggravation de la pauvreté suite « aux recettes libérales appliquées par l'OMC ») ne me paraissent pas vérifiées. La dernière étude de la FAO sur ce sujet indique des conclusions plus encourageantes. Le rapport de la FAO 2004 dit : « Plus de 30 pays comptant ensemble pour près de la moitié de la population totale du monde en développement démontrent que des progrès rapides sont possibles et nous indiquent la voie à suivre ». Selon la FAO, ces 30 pays ont réduit de plus de 25 % la prévalence de la sous-alimentation.

L'accès au marché des pays développés est une demande pressante des pays en voie de développement (PVD). C'est l'objet des négociations en cours au comité de l'agriculture. Cette démarche est lente car elle requière l'unanimité des membres. Il est clair que les pays développés ont tendance à ralentir le mouvement à la demande pressante de leurs associations de producteurs agricoles. Il a fallu une réunion interministérielle des membres de l'OMC, en mai dernier, à Paris, pour débloquer la situation. Les agriculteurs européens, par exemple, estiment qu'ils sont allés suffisamment loin et que leur survie est en jeu. Aux États-Unis, les producteurs de coton estiment que les énormes subventions qu'ils reçoivent sont une question de survie. Quant aux céréaliers US, ils demandent le maintien de l'aide alimentaire exportée qui a un effet très perturbateur sur les marchés régionaux d'Afrique. Quand un besoin momentané d'aide alimentaire survient, il est préférable d'acheter sur le marché régional plutôt que d'importer des États-Unis.

Le parallèle que vous faites entre le paysan des pays développés et le paysan des PVD n'est pas correct. Le paysan suisse qui se bat pour conserver des prix intérieurs élevés, se bat pour que les frontières soient fermées aux pays du Sud dont les coûts de production sont plus faibles. Il le fait au détriment de ces pays. Il n'est pas solidaire des agriculteurs du Brésil, d'Argentine ou du Paraguay qui veulent exporter leurs céréales.

Concernant le « marché mondial équitable et rémunérateur pour tous », c'est bien sûr un objectif. Convenons cependant que le prix qui est rémunérateur pour le céréalier du Kazakhstan, d'Ukraine ou du Brésil ne l'est pas pour un paysan allemand ou suisse. Donc il faut protéger ces derniers par des barrières douanières. Ce faisant on dénie à ces pays en développement l'accès au marché qui leur permettrait de développer leur production, les revenus locaux et ainsi le cercle vertueux du développement.

Là où vous avez raison, c'est au sujet de l'ouverture des marchés des pays pauvres. Ils doivent procéder très progressivement, de façon à ce que les producteurs locaux aient le temps d'améliorer leurs structures et leurs techniques de production. Cependant les populations agricoles ne peuvent pas passer à côté de ces améliorations sans fortement pénaliser leurs concitoyens consommateurs.

Concernant l'instabilité des prix des matières premières, c'est un sujet difficile qui n'a pas trouvé de solutions. Les fonds de soutien, les stockages d'intervention sont des moyens coûteux et inefficaces. Le papier récemment diffusé sur ce sujet au comité de l'agriculture de l'OMC par six pays africains (Côte-d'Ivoire, Kenya, Rwanda, Tanzanie, Ouganda, Zimbabwe) mérite de l'attention. Je pense qu'il faut les écouter avant de parler en leurs noms.

Un dernier commentaire concernant l'OMC. En tant que tel, l'OMC ne décide rien ; c'est d'abord un lieu de négociation où sont sensées se mettre en place les grandes orientations décidées par les pays membres. Les pays en développement et

en transition reconnaissent l'importance de ce lieu de négociation. Sinon pourquoi voudraient-ils en être membres ?

Il y a un autre domaine dans lequel l'OMC joue un rôle majeur. Une instance de résolution des différends a été mise en place sur décision des membres de l'OMC qui s'engagent à se plier à ses jugements et appels. Cette instance permet à des pays du Sud d'attaquer les grands et de gagner. Le « dossier coton » est un excellent exemple des victoires que peuvent remporter des pays du Sud.

Ce n'est qu'un début, nous sommes loin d'atteindre les fameux objectifs du millénaire sur la réduction de la pauvreté. Cependant il faut accepter de dire que ces questions sont difficiles, que les agriculteurs du Nord ne lâcheront pas leurs avantages sans bruit et que les pays du Sud ont à faire un important effort d'amélioration de leur propre gouvernance pour tirer partie de l'ouverture progressive des marchés et des aides d'accompagnement qu'ils reçoivent.

Jean Tardieu
Onex

Ecole et Mai 68

Suite à la chronique de Pascal Décaillet dans « choisir », n° 546, juin 2005, je dois donc constater qu'il est temps pour moi et tous mes compagnons de « classe » de m'éclipser... Je cite les gentilles de Monsieur Décaillet : « Ils avaient vingt ans en mai 68 : ils arrivent donc bientôt, logiquement (ouf !) à la retraite. » Et bien ! Cela m'arrangerait plutôt, d'être à la retraite ! Bon, n'étant pas de ces maudits (?) enseignants, je me sens parfaitement à l'aise pour prendre une distance d'avec cette chronique. Cependant, étant père de trois filles qui auraient dû finir complètement imbéciles et traumatisées au contact de ces socio-constructivistes ayant blanchi sous le barnais, je m'insurge contre de tels jugements. Merci pour l'ensemble de l'Instruction publique genevoise. J'ai surtout eu affaire à des ensei-

gnants consciencieux, honnêtes et attentifs à leurs élèves. Peut-être M. Décaillet ne s'en prend-il qu'aux pédagogues officiels de service, et non aux enseignants... N'empêche, la nuance n'y est pas, et c'est grave. Et même, tous les pédagogues ne sont pas ainsi.

Par ailleurs, Pascal Décaillet n'en finit pas de cracher sur les années 60-70. Cela en devient répétitif et pénible. Nous avons compris, nous devons prendre le large. J'ignore l'âge de M. Décaillet, mais que sait-il des temps précédant Mai 68 ? Et surtout que sait-il de toute cette époque, en fait ? Que sait-il de ces années-là où l'on osait au moins avoir des utopies. L'idéologie actuelle n'en est même plus une. Maintenant on gère, point final.

Bien sûr, Mai 68 n'a pas été la panacée. Mais à quoi est dû son échec, sinon d'abord à sa récupération par les milieux mercantiles qui n'ont gardé de Mai 68 que les volets sexe et bavardage (cela fait moins de dégâts qu'un projet politique) ? S'y ajoutent bien sûr les aspects mode vestimentaire, musicale et/ou artistique. Mai 68 s'est peut-être fourvoyé, mais cessons, s'il vous plaît, de juger tous les « soixante-huitards » (attardés, bien sûr !) à l'aune de je ne sais quel cliché. Les néo-modernes et néo-libéraux ne font pas mieux, sinon pire... Evacuons Mai 68 et revenons aux romans de Zola, c'est plus simple.

N'en déplaise à Monsieur Pascal Décaillet, je n'ai aucune intention de passer, et encore moins de trépasser, puisque c'est ce qu'il nous souhaite. Merci pour nous !

Jean-Daniel Robert
Genève

Une saison française

●●● Geneviève Nevejan, Paris

Historienne d'art et d'archéologie

Apprécié des Suisses, l'art français est souvent magnifiquement et généreusement représenté. Témoin, cette saison estivale où trois fondations, à Martigny, Lausanne et Bâle, retracent, à travers quelques-unes de ses grandes étapes, l'art en France du XVII^e au XX^e siècle.

Musée Pouchkine

Dans cet éloge, la Fondation Gianadda est la plus ambitieuse pour réunir une partie des collections françaises du Musée Pouchkine. Constitué pour l'essentiel à partir du XVIII^e siècle, le noyau historique de l'institution moscovite se forma grâce aux collections de Catherine II de Russie. Longtemps conservée au Musée de l'Ermitage, une partie fut transférée au Musée Pouchkine.

Digne héritière de Pierre le Grand, Catherine II avait donné aux activités artistiques de son pays une prodigieuse impulsion. Son vœu clairement avoué visait à accroître le prestige de l'Etat russe et à apparaître comme une souveraine éclairée aux yeux de l'Europe. Elle exerça, avec une passion qu'elle qualifiait de « vorace », un véritable mécénat.

Par l'intermédiaire de ses ambassadeurs, elle acquit les collections Walpole et Brühl qui comptait *Suzanne et les vieillards* de Charles de La Fosse ainsi que plusieurs peintures de Watteau. En 1772, elle entra, grâce à Diderot, en possession du célèbre cabinet de Pierre Crozat (1665-1740) qui exerça une aura particulière dans l'histoire de la culture française et sans doute

européenne. Représentant d'une maison de banquiers provinciaux, Pierre Crozat devint trésorier du roi et s'entoura, tel Laurent de Médicis, d'œuvres d'art, d'artistes et d'antiquaires. Dans son hôtel devenu centre de la vie artistique et intellectuelle de Paris, habitèrent Charles de la Fosse et Antoine Watteau qui côtoyaient les peintures de Boucher, Largillière et Chardin.

Le Musée de l'Ermitage n'est pas seul à l'origine de la formation du département de la peinture française des XVII^e et XVIII^e siècles. Une part importante revient à Youssouпов, l'un des plus grands mécènes et collectionneurs russes de la fin du XVIII^e siècle. Il vécut à l'étranger et en particulier à Paris. Ses faveurs se portèrent surtout sur des œuvres françaises, comme *Jupiter et Callisto* de Boucher et *L'Enlèvement d'Europe* de Lemoyne. Il appréciait le style rocaille, amplement illustré par Lancret, Natoire (*Vénus chez Vulcain*) et Lemoyne. Ses acquisitions plus tardives de toiles de Fragonard, Vigée-Lebrun, Hubert Robert et de peintures de genre de Boilly attestaient de l'infléchissement des goûts européens en faveur du néo-classicisme.

A partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, l'exemple fut donné non plus par l'aristocratie mais par la bourgeoisie éclairée et l'intelligentsia. L'intérêt pour la peinture étrangère renaquit véritablement en Russie dans les années 1880, avec la remarquable personnalité du collectionneur moscovite Sergueï Trétiakov. Ce dernier s'enticha de Delacroix, Géricault, Millet, des œuvres de Corot acquises à Paris en salles de ventes ou directement dans l'ate-

La peinture française.
Musée Pouchkine
Moscou,
à la Fondation Pierre
Gianadda, Martigny,
jusqu'au 13 novembre
2005.

lier de l'artiste. Conseillé par Bogolioubov, qui manifestait un vif penchant pour les paysagistes de l'Ecole de Barbizon, Trétiakov fit entrer Courbet dans ses collections, ainsi que la *Forêt de Fontainebleau, automne* de Narcisse Diaz de la Pena. Peu de musées peuvent rivaliser avec les collections de peintures françaises de la seconde moitié du XIX^e siècle et du XX^e siècle. Cette richesse exceptionnelle est due presque essentiellement aux frères Morosov et à Sergueï Chtchoukine. Leurs choix furent d'autant plus remarquables qu'ils se portaient sur des avant-gardes dont l'aura se limitait à une élite parisienne restreinte. Bien que Mikhaïl Morosov effectuait chaque année un voyage à Paris, il acquit *Le bouchon* d'Edouard Manet auprès de son compatriote Chtchoukine, alors qu'en France les querelles suscitées par l'*Olympia* cessaient à peine.

Au lendemain de sa disparition, son frère Ivan Morosov prit pour ainsi dire la relève en achetant des tableaux impressionnistes de Sisley (*Gelée à Louveciennes*), Monet (*Vétheuil* et *Les Rochers d'Etretat*), Pissarro (*Terre labourée*) et Renoir (*La Grenouillère* et *L'Actrice Jeanne Samary*), avant de se tourner vers Van Gogh, Gauguin (*Café à Arles*), Cézanne, Signac et Bonnard. S'il remarqua avec non moins de discernement Picasso dès 1908, il entretint aussi des liens privilégiés avec Matisse (*La Cruche bleue*). Quant à Sergueï Chtchoukine, il se passionna de la même manière pour Monet, Gauguin (*Eh quoi, tu es jalouse ?*), Van Gogh (*Portrait du docteur Rey*), puis Matisse, auquel il acheta 37 peintures (dont *Arum, iris et mimosas*), et enfin Picasso dont il possédait une cinquantaine d'œuvres.

Paul Gauguin
« Aha oe fei ? » (« Eh
quoi, tu es jalouse ? »),
1892, Musée
Pouchkine, Moscou



Cet historique en raccourci du Musée Pouchkine suffit à souligner la part essentielle des collectionneurs privés, moins du reste en raison de l'ampleur de leurs acquisitions que de leur clairvoyance. C'est dire que l'exposition de la Fondation Giannadda peut se lire comme un hommage à l'initiative privée à laquelle beaucoup d'institutions, en Russie et ailleurs, doivent leur caractère d'exception, voire leurs collections elles-mêmes.

Gustave Caillebotte

Collectionneur de génie et de générosité, architecte naval, régatier accompli, philatéliste, horticulteur et juriste de formation, Gustave Caillebotte fut aussi peintre. Il convenait de le rappeler tant ce titre lui fut longtemps injustement non reconnu. Il n'est pas jusqu'au catalogue de la rétrospective parisienne dédiée à Caillebotte en 1995 qui, dans la préface, ne laisse planer des doutes sur ses qualités de peintre. L'exposition rétrospective que lui consacre la Fondation de l'Hermitage de Lausanne contribue à rétablir cette figure majeure mais aussi singulière de l'impressionnisme.

Paradoxalement, sa générosité lui porta ombrage. Le don de Gustave Caillebotte aux musées nationaux de 63 œuvres impressionnistes très discutées, puis, finalement, en partie acceptées, connut un succès de scandale qui éclipsa l'œuvre du peintre. La situation financière de Caillebotte le préservant de la nécessité de vendre ses peintures explique que son œuvre connut une faible diffusion, aggravée par la disparition prématurée de l'artiste à l'âge de 36 ans. Enfin, on trouva longtemps son œuvre inégale. Peu apprécié de son vivant en raison de son appartenance au mouvement impressionniste,

Caillebotte demeurera critiqué dans les années 70 où, curieusement, on le soupçonnait d'académisme.

L'histoire de l'art est jalonnée d'injustices ; celle qui frappe Caillebotte s'explique peut-être par la singularité de son œuvre. Loin des scènes narratives, légères et joyeuses des adeptes de la vie moderne, Gustave Caillebotte renonce à l'anecdote et à la sentimentalité facile. Le mépris du sujet proprement dit, au profit d'une peinture pour elle-même, est manifeste dans les *Canotiers* de 1877 où les visages sont absents comme pour mieux canaliser l'attention du spectateur sur le traitement. Ici tout réside dans la gamme simplifiée de bleu vert et de jaune. Les préoccupations sont avant tout plastiques et se caractérisent par la recherche d'un langage synthétique qui anticipe l'évolution de l'art au XX^e siècle.

Ce dépouillement est de nature aussi bien formelle qu'iconographique. Dans le très fameux *Raboteurs de parquets*, le décor parcimonieux, une palette restreinte et l'indifférence portée à l'expression des industriels protagonistes soulignent les diagonales des lattes de parquets et, plus largement, la géométrie quasi abstraite de la composition. Cette géométrie qui préside à l'organisation est encore plus manifeste dans *Le Pont de l'Europe*. Les multiples études en vue de l'œuvre définitive confirment cette volonté de renforcer l'armature en X de la surface picturale. Si l'on voulait pousser la démonstration, on pourrait se risquer à l'hypothèse selon laquelle les personnages ne sont qu'un prétexte à des variations stylistiques.

C'est là quelques-unes des données de l'avant-garde que seul le XX^e siècle comprendra.

Caillebotte. Au cœur de l'impressionnisme, à la Fondation de l'Hermitage, Lausanne, jusqu'au 23 octobre 2005.

Picasso surréaliste

Cette exposition présentée à la Fondation Beyeler est aussi consacrée à un artiste collectionneur, même si le titre allègue l'examen des liens de Picasso avec le surréalisme. Dès 1924, année de parution du premier numéro de *La Révolution surréaliste*, Picasso, qu'André Breton avait rencontré en 1923, se voyait d'office associé aux surréalistes. Bien que l'écrivain ait peut-être cherché à affilier des ancêtres fameux à la naissance du mouvement, beaucoup de surréalistes se sentaient redevables des révolutions picassiennes.

Les surréalistes retenaient surtout sa contribution au recyclage des matériaux de rebut, morceau de chemise et serpillière utilisée de façon brute dans *Guitare* notamment. Picasso ajoutait à cet assemblage volontairement de mauvais goût des clous choisis pour leur connotation agressive et provocatrice. Il s'agissait, par le caractère anti-esthétique et misérable des objets, de cette « beauté convulsive » que définissait André Breton. L'artiste en donnait une illustration plastique avant même que les surréalistes ne s'emparent de cette nouvelle esthétique de l'objet et de la surprise née de la confrontation d'éléments hétérogènes.

Peut-on toutefois parler d'une influence réciproque ? On aurait quelque peine à le nier lorsqu'on connaît la propension de Picasso à se nourrir de tout ce qui l'environne. A partir de 1926, ses peintures se peuplent de formes organiques avec lesquelles les œuvres de Arp, Tanguy ou André Masson offrent des similitudes formelles. Mais l'influence la plus vraisemblable demeure sans doute celle de Miró, son compatriote. Les deux Espagnols ont le goût des exagérations anatomiques, des figures parfois monstrueuses dotées d'un seul œil ou d'une bouche animale. *Le Baiser* de 1925, qui aborde le thème

du couple présent dans l'imbrication des deux corps liés par une seule bouche, renvoie à cette férocité des déformations. C'était un autre exemple de cette *beauté convulsive* et, par cette exploration du *modèle intérieur*, Breton pouvait encore reconnaître en Picasso un des leurs.

En revanche, Picasso demeure étranger aux explorations oniriques ou psychanalytiques, en raison sans doute de son attachement viscéral au réel. De la réalité, il retient durant cette période la figure féminine, et surtout le visage, objet à la fois de haine et de prédilection tant Picasso le soumet à un exercice de défiguration. « Il aime intensément, soulignait à juste titre Eluard en 1942, et il tue ce qu'il aime. » Ses peintures de 1927 à 1929 insistent sur le caractère énigmatique et menaçant du personnage féminin ; tantôt il désarticule le corps, tantôt il en accentue l'élasticité.

Le mouvement dissident ne fut certes pas vécu dans l'indifférence par Picasso. Si le surréalisme a joué un rôle, il se situe dans une rupture avec la discipline réaliste qu'il s'était imposé durant les années précédentes. La contribution majeure du surréalisme réside dans l'exaltation de la passion et de l'instinct et dans l'érotisme qui se libère de façon plus débridée dans ses peintures. Le surréalisme fut une sorte de catalyseur propice à lui faire découvrir les ressources d'une liberté retrouvée, même si par-delà le contexte, Picasso ne renvoie jamais qu'à lui-même.

G. N.

expositions

Pablo Picasso et le surréalisme. 1924-1939, à la Fondation Beyeler, Bâle, jusqu'au 11 septembre.

Des jeunes en crise

Guy Lescanne
15/25 ans. « *On ne sait plus qui croire...* »
Cerf, Paris 2004, 252 p.

Guy Lescanne fait preuve d'une authentique envie de comprendre la jeune génération, sans tomber dans l'écueil du cliché ou de la généralisation abusive. Pour ce faire, il a rencontré des dizaines d'adolescents et de jeunes adultes lors d'entretiens privilégiés. Favorisant une technique d'écoute non-directive, il a tout fait pour instaurer un climat de confiance propice à la confession et au dévoilement.

Ce sont ces rencontres qui sont partiellement relatées dans la première partie du livre. L'auteur nous présente ces extraits de façon thématique, mais la difficulté de croire représente un fil rouge à travers des thèmes aussi différents que la politique, la religion ou l'amitié. En effet, quel que soit le sujet abordé, le discours des jeunes gens est parsemé de « je ne sais pas », « je n'en sais rien » et d'autres expressions d'incertitude ou de scepticisme. L'enquête de l'auteur fait donc apparaître, à côté d'un certain « mal-être », ce qu'on pourrait appeler un « mal-croire » : de nombreux jeunes éprouvent une grande difficulté à croire et à accorder leur confiance. Après avoir mis en évidence cet élément nouveau de compréhension des jeunes, G. Lescanne émet une hypothèse quant aux raisons de cette crise du croire. Selon lui, le relativisme et le laxisme, portés à leur extrême, ont sapé les bases solides sur lesquelles les croyances se construisent. Les adolescents sont trop sollicités, livrés à eux-mêmes et confrontés à une infinité de sens possibles ; ils perdent tout repère et se retrouvent dans l'incapacité de choisir. A cela s'ajoute une forte méfiance envers les savoirs et les gens : les jeunes ont conscience des trahisons et des manipulations possibles, ils ont perdu

leur innocence et leurs illusions quant aux informations qu'ils reçoivent. Sur le plan moral, ils sont nombreux à souffrir d'insécurité et d'incertitude, c'est-à-dire de ce que Guy Lescanne nomme « l'in-sûreté ». Dans la dernière partie de son ouvrage, l'auteur ouvre des pistes de réactions possibles à la crise du croire. Il s'agit de revaloriser la notion de responsabilité et de promouvoir une vision positive de la croyance. Il faut que les aînés osent affirmer que croire n'est pas uniquement une faiblesse, et que la croyance est souvent plus forte et plus belle que l'évidence.

Si l'on peut ne pas adhérer entièrement à cette analyse, on ne peut nier la richesse et l'utilité de cet ouvrage. Il permet au lecteur de se rapprocher du jeune (son fils, son élève, son voisin) non pas en tentant maladivement de lui ressembler, mais en essayant de le comprendre. Le désir de l'auteur est que le dialogue s'engage par la suite : un dialogue entre les générations, mais aussi un dialogue entre les chercheurs, puisque G. Lescanne encourage le débat et la différence constructive.

Il s'agit donc d'un ouvrage à conseiller à toute personne s'intéressant de près ou de loin à la jeunesse, aux moyens de la connaître et aux moyens de l'aider.

Amanda Garcia

■ Religions

Philippe Borgeaud
Exercices de mythologie

Labor et Fides, Genève 2004, 220 p.

Dans le préambule à son recueil de travaux, Philippe Borgeaud, professeur d'histoire des religions à l'Université de Genève, spécialiste des religions antiques, grecque et romaine, définit les récits mythiques comme autant de réponses à certaines questions qu'on joue, avec plaisir, à se poser encore et toujours. Face discursive du symbolique religieux, ils établissent un rapport, ressenti comme naturel (qui pousse à l'adhésion), entre signifiant et signifié, entre hommes et dieux, invisible et visible. Le mythe est souvent une histoire des origines à fonction identitaire. C'est donc une mémoire qui exige une fidélité, tout en demeurant féconde : le mythe aime les variations (la mythologie grecque et romaine est un immense réservoir de diversité). Ces récits foisonnants, sans auteur précis, sérieux ou drôles, ne demandent pas à être crus, mais à être interprétés, ne prétendent pas dire la vérité, mais ne sont pas dénués de sens. Pratique de bonheur, ils sont le contraire du dogme !

Lié à l'imaginaire, le mythe explore les frontières où l'ordre et le désordre se côtoient, se plaît à imaginer des dangers qui mettent l'ordre en péril. Il est une forme d'expérimentation. Philippe Borgeaud a l'art de dire les ambiguïtés des mythes, qui lient inextricablement bonheur et malheur (*Le pain et le vin*, dons de Déméter et de Dionysos), souffrance et plaisir (*Un cousin d'Orphée*), désir irrésistible et peur panique (*Les sentiers de Pan*). Tout y est à la fois sauvage et policé, violent et intégré (*La tête du Capitole*). *Le mythe du labyrinthe* : on avance en reculant, on revient d'où on est parti, mais on n'est plus le même. Trois rois se succèdent, un premier proche des dieux, un second anthropophage, un troisième, victime et ressuscité, établit l'ordre humain. *L'enfance au miel* : enfances divines sur terre, dans un monde à l'écart, sauvage, où le miel est l'ambrosie descendue dans le lieu des mortels. *Le souffle fécondant de la syrinx* : les deux trajets contradictoires de la musique, dans l'état de possession et lorsqu'on en sort. Bête et dieu, Pan, proche de l'homme, habite les solitudes. Pan-Démon et Pan-Christ pour les chrétiens, qui ont détourné l'annonce mystérieuse, rapportée par Plutarque, de la mort du grand Pan à l'époque de Tibère.

Mais c'est de très mauvais augure de renier l'histoire au nom du mythe (*Un mythe moderne : Mircea Eliade*) : c'est renier, remarque l'auteur, l'individu, la raison et la littérature, autant d'inventions de ces mêmes Grecs à qui nous devons le mythe (le mot et la chose).

Alessandra Lukinovich

Ramana Maharshi
L'enseignement de Ramana Maharshi

Traduction et présentation de Eléonore Braitenberg, nouvelle édition intégrale, Albin Michel, Paris 2005, 1000 p.

« L'amour n'est pas différent du Soi. L'amour d'un objet est d'un ordre inférieur et ne peut pas durer. Tandis que le Soi est Amour, autrement dit Dieu est Amour » (n° 433). Voici un entretien parmi les 653 réunis ici de l'un des plus grands sages et maîtres spirituels de l'Inde moderne, Ramana Maharshi (1879-1950). Ayant fait, à 16 ans, l'expérience profonde du Soi, sans jamais avoir reçu l'enseignement d'un gourou, il quitta tout pour aller vivre sur la sainte montagne d'Arunâchala, dans le sud de l'Inde, puis à ses pieds, dans l'ashram qui attira des milliers de visiteurs, Indiens ou Occidentaux. Pensons à Charles Brunton dans *L'Inde secrète*, ou à Dom Henri Le Saux qui le rencontra et vécut sur Arunâchala ; ce sont ces deux personnes qui me l'ont fait connaître.

Les entretiens sont retranscrits ici sous forme de questions-réponses que ses disciples ont recueillies au fil des jours. Un grand sage n'écrit jamais ! Nous y trouvons toutes les interrogations humaines face à l'hindouisme : la réalité du monde, l'existence du « je », la mort de l'ego, le bonheur, la conscience, Dieu, le karma, la non-dualité...

Un livre à méditer, des questions à poser, des réponses à chercher à l'intérieur de soi... aidé par des index (des mots sanscrits, des noms propres et des termes généraux). Un livre utile à celles et ceux dont la spiritualité est irriguée par toutes les expériences.

Marie-Thérèse Bouchardy

Leili Anvar-Chenderoff

Rûmî

Entrelacs, Paris 2004, 280 p.

Remarquable anthologie et biographie tout à la fois - par une érudite et grande écrivain du genre - d'un des théologiens et mystiques les plus remarquables de l'Islam soufi et perse du XIII^e siècle, Muhammed Djalâl al-dîn Rûmî.

Dans une première partie en sept chapitres, une intelligente compilation du récit de la vie de Rûmî - bien connu en Occident, même si encore peu lu ! -, cadencée par des morceaux choisis de son œuvre gigantesque, nous fait découvrir ce maître derviche, son temps, sa pensée et son lyrisme.

Une seconde partie se compose d'une fascinante anthologie de six de ses écrits - cruel choix, selon l'aveu même de l'auteur, devant le foisonnement de proses et de poésies de Rûmî. Mais un choix réussi.

Des notes de bas de page explicatives et jamais redondantes font écho à la bibliographie quasi complète sur Rûmî, classant définitivement cet ouvrage parmi les livres de référence incontournables. Un bijou très perçant !

Thierry Schelling

■ Spiritualité

Pierre-Yves Emery, frère de Taizé

Temps de l'homme, temps de Dieu

A l'écoute de saint Bernard de Clairvaux
Saint-Augustin, St-Maurice 2004, 194 p.

Pierre-Yves Emery, moine à Taizé, est un grand connaisseur de l'œuvre de saint Bernard qu'il a abondamment traduite et commentée. Son ouvrage développe le thème du temps, ce temps qui nous est donné pour préparer en nous une plénitude de vie. L'auteur propose un parcours pédagogique et spirituel à travers les différents temps liturgiques en choisissant, pour chaque moment de fête, quelques extraits significatifs des sermons du saint. Pages qui permettent d'avoir l'éclairage de ce maître spirituel que fut saint Bernard sur ces grandes étapes de la vie chrétienne et d'en avoir une compréhension plus mystique.

Dans les deux derniers chapitres, l'auteur propose une synthèse de la pensée de saint Bernard sur l'éternité et la joie. A nos contemporains, à des chrétiens même fortement motivés, qui n'attendent plus rien d'un avenir éternel, pour qui seul le monde d'ici-bas pa-

raît réel, ou encore qui se représente l'éternité comme une durée sans fin où l'on ne pourrait que s'ennuyer mortellement, saint Bernard enseigne que l'éternité est l'accomplissement du temps. Alors que le temps coule, nous échappe, l'éternité est la stabilité en laquelle Dieu nous comblera d'allégresse auprès de son visage (Ps 16,11, Sermons divers 11) et nous abreuvra au torrent de ses délices (Ps 36,9).

Monique Desthieux

Bruno Forte

En te suivant, lumière de la vie

Retraite prêchée au Vatican

Parole et Silence, Paris 2004, 220 p.

Mieux connaître Dieu... Agir selon sa volonté... Voilà des aspirations en nous qui trouvent dans ces pages des horizons nouveaux et un réel soutien. Car l'auteur aborde tous les grands sujets avec une connaissance théologique et biblique surprenante. Un aspect : le mystère de la Trinité au centre des événements. Autre point intéressant : les commentaires d'Évangile en huit chapitres *lectio divina*. Et les témoignages cités éclairent le tout. Sa vaste culture, son esprit mystique et sa proximité avec le quotidien créent un environnement lumineux.

Mgr Bruno Forte, né à Naples en 1949, docteur en théologie et en philosophie, professeur, évêque en Italie, participe à divers travaux et revues. Le pape Jean Paul II, dans son mot de remerciement, relève : « Nous avons tiré avantage des réflexions que vous avez peu à peu présentées avec des intuitions originales et de vastes connaissances théologiques, bibliques et spirituelles (...) Merci, parce que, avec le style qui distingue votre recherche théologique et votre activité pastorale, vous avez offert de précieux stimulants. »

Willy Vogelsanger

■ Politique

Jean Ziegler

L'empire de la honte

Fayard, Paris 2005, 330 p.

L'empire de la honte, c'est celui des pauvres qui grouillent dans les bidonvilles et les favelas, celui des pays pressurés par la dette, qui crèvent sur le seuil de leurs créanciers, ces larges secteurs de l'Éthiopie ou du Brésil, de

la Mongolie ou du Bangladesh où l'on meurt de faim dans des régions autrefois fertiles, parce que les manœuvres de l'OMC, du FMI et de la Banque mondiale y ont ruiné l'agriculture.

Sur cet empire règnent les « cosmocrates », les grands administrateurs des sociétés transcontinentales qui détiennent des brevets sur les vivants, les semences et l'eau, qui font la pluie et le beau temps du monde au seul profit de leurs actionnaires. Ils manient des armes de destruction massive, la dette et la faim. « Quiconque meurt de faim, meurt assassiné. Et cet assassin a pour nom la dette » (p. 118). A cause de la dette, les Etats abdiquent leur souveraineté ; la faim qui en découle dépouille les peuples de leur dignité et de leur liberté. Pour prendre la défense des esclaves de l'empire de la honte, Jean Ziegler emprunte aux révolutionnaires d'autrefois, Gracchus, Baboef, Roux et autres « enragés », une logique tranchante comme une guillotine : il dénonce la « réfédéralisation » du monde par les multinationales (Nestlé a les honneurs d'un chapitre) et leurs complices politiques. Dans un réquisitoire aux formules bien frappées, comme il en a le secret, il mêle statistiques, reportages, anecdotes, portraits et histoires. Certains ne manqueront pas de trouver sa vision trop unilatérale. Elle l'est par la force des choses, par le scandale des structures d'injustice qui régissent le monde.

Pierre Emonet

Justine Lacroix

L'Europe en procès.

Quel patriotisme au-delà des nationalismes ?
Cerf, Paris 2004, 206 p.

Les procédures rationnelles de l'Etat de droit suffisent-elles pour décrire le contour de l'Europe politique ? La nation précède son organisation politique, disent les souverainistes, de gauche comme de droite. L'Europe ne pourrait donc être que le produit d'un improbable sentiment d'appartenance, et finalement le fruit d'une histoire singulière. Non, répondent les libéraux, la nation européenne est engendrée par les seules procédures rationnelles que l'Union politique s'est donnée. Elle ne s'auto-rise donc que de sa forme constitutionnelle.

Comme dans un procès raconté par l'une des parties, l'auteure choisit parmi les arguments de l'adversaire ceux qui sont les plus faibles ; elle penche pour la seconde option, celle du

« patriotisme constitutionnel » d'inspiration typiquement libérale. L'argument ne tient pas. Car la raison, principe critique indispensable à l'organisation politique, n'est que l'institutrice, mais non pas le fondement, du lien social comme le montre l'émergence des droits humains dans l'histoire occidentale. De plus, sur le plan strictement rationnel où prétend camper Justine Lacroix, le principe de raison pré-suppose l'altérité. Il ne peut donc pas la fonder.

Etienne Perrot

■ Psychologie

Boris Cyrulnik

Parler d'amour au bord du gouffre

Odile Jacob, Paris 2004, 256 p.

Neuropsychiatre et auteur à succès, Boris Cyrulnik a popularisé la résilience, ce processus de résistance et de réparation des blessures de la vie. Un processus qu'il compare au travail de l'huître « qui du grain de sable fait une perle ». L'homme est méthodique, comme en témoigne son œuvre dans laquelle s'inscrit cet ouvrage. Après avoir exposé les fondements de la résilience dans *Un merveilleux malheur* (1999), puis comment ce processus se met en place dans la petite enfance, *Les vilains petits canards* (2001), il a poursuivi sa chronologie chez les adolescents, *Le murmure des fantômes* (2003). Son dernier ouvrage aborde la résilience dans le couple ou comment des adultes aux vies cabossées vont s'aimer : un lien qui pourra - ou non - les réparer.

Pour l'auteur, l'amour peut guérir. Le couple peut panser les blessures d'enfance de l'un des conjoints. « Contrairement à ce que professent certains prophètes de malheur, nous ne sommes pas condamnés à reproduire avec notre partenaire les souffrances que nous avons subies. » Tel est le credo de Boris Cyrulnik qui n'hésite pas à dédramatiser en soulignant que la crise fait partie du couple et permet une évolution. « A chaque crise, il y a un réaménagement possible qui fait que le couple peut apprendre à s'aimer autrement. » Croire qu'on peut être heureux ensemble, et le vouloir. C'est le credo de ce psy qui ne cesse de répéter que le malheur n'est jamais définitif et que l'on peut guérir et évoluer. Rassurant !

François Le Roux

■ Littérature

**Maria, Daria & Olga Razumovsky
Nos journaux cachés**

1938-1944

Noir sur Blanc, Montricher, 2004, 282 p.

Le 21 juin 1938, relevant que les jours vont raccourcir, la jeune Macha note dans son journal, par association d'idées : « Quand donc s'amorcera le déclin du régime national-socialiste ? » Il lui faudra attendre nombre d'années au cours desquelles elle enregistrera, relayée plus tard par ses deux sœurs cadettes, les péripéties du cataclysme qui va s'abattre sur l'Europe.

Avec sa famille, elle se trouve placée pour ainsi dire aux premières loges ; le comte Razumovsky exploite en effet une terre située dans un village tchèque de Silésie. C'est dire qu'avec sa femme, ses trois filles et ses deux fils, il ne tardera pas à devenir sujet du Grand Reich, ce qui ne va pas sans danger lorsque, comme lui, on compte deux grands-parents juifs au nombre de ses ascendants. Macha sait que, de ce fait, les études universitaires lui seront interdites et cette préoccupation pour l'avenir s'ajoute aux multiples soucis immédiats : des deuils familiaux, des réfugiés et des soldats à héberger, les bombardements qui affectent le domicile viennois, la menace du travail obligatoire auquel le père n'échappe pas et qu'il assume difficilement, et enfin le péril bolchevique avec l'avancée des troupes russes. Elle fait face, bravement, consciente aussi des privilèges de classe dont elle bénéficie malgré tout.

Dans cette sombre période, de grands bonheurs lui viennent pourtant de la musique, car elle fréquente opéras et concerts lors de ses séjours à Vienne et assiste - privilège rare - à une répétition de Furtwängler à qui elle est présentée.

Le lecteur est frappé par la maturité de cette toute jeune fille - elle a 15 ans en 1938 - qui, à l'âge où d'ordinaire l'on recueille ses premiers émois, suit l'actualité politique et la commente avec une ouverture d'esprit remarquable.

Renée Thélin

Simonetta Salvestroni**Dostoïevski et la Bible**

Lethielleux, Paris 2004, 358 p.

Les romans de Dostoïevski sont riches de citations bibliques, souvent longues, insérées dans la trame comme un texte dans le texte. Reconstruire le réseau de ces citations bibliques directes et indirectes pour examiner le rôle qu'elles jouent dans le contexte des récits, tel est le propos que l'auteur développe en quatre chapitres consacrés aux quatre romans majeurs : *Crime et Châtiment*, *L'Idiot*, *Les Démons*, *Les Frères Karamazov*. Aux grandes questions posées par les protagonistes, la présence du mal, la souffrance des innocents, la mort, le salut, la miséricorde, la compassion, la réponse vient de leur propre expérience, éclairée par le message du Nouveau Testament lu à la lumière de la tradition spirituelle orthodoxe, principalement de l'enseignement d'Isaac le Syrien et de Syméon le Théologien.

Forte de sa bonne connaissance de l'orthodoxie et de la littérature russe qu'elle enseigne à Cagliari, bien au courant de la psychologie des profondeurs, l'auteur prend sa place parmi les interprètes de l'univers religieux de Dostoïevski (Soloviev, Berdiaev, Bachtine, Guardini, Clément, etc.), pour offrir à ses lecteurs de précieuses clés de compréhension. Son livre ressemble à un cours qui va de l'avant avec des répétitions, des retours en arrière, des excursions en forme de notes, qui exige de la patience et une bonne connaissance de l'œuvre de Dostoïevski.

Le lecteur qui le suivra jusqu'au bout sera bien récompensé ; non seulement il entrera plus avant dans la compréhension des héros du grand romancier russe, mais aussi dans une démarche spirituelle essentielle qui lui permettra de mieux saisir son propre monde intérieur et la société dans laquelle il vit.

Pierre Emonet

Abel Olivier, *Le mariage a-t-il encore un avenir ?* Bayard, Paris 2005, 166 p.

Babadji Ramdane, *Lutte contre le racisme : où va la Suisse.* EIP (Ecole Instrument de Paix), Genève 2005, 144 p.

Benoît Jean-Louis, *Tocqueville. Un destin paradoxal.* Bayard, Paris 2005, 376 p.

Calvez Jean-Yves, *Croyant chrétien.* Cerf, Paris 2005, 94 p.

*****Col.**, *Apprendre à lire et à écrire. Bilan critique et propositions.* Centre patronal, Lausanne 2005, 172 p. [39922]

*****Col.**, *Dieu et la raison. L'intelligence de la foi parmi les rationalités contemporaines.* Bayard, Paris 2005, 302 p. [39918]

*****Col.**, *Eglises, Appartements, Garages. La diversité des communautés religieuses à Fribourg / Kirchen, Wohnungen, Garagen. Die Vielfalt der religiösen Gemeinschaften in Freiburg.* Academic Press, Fribourg 2005, 370 p. [39933]

*****Col.**, *Spiritualité.* Georg, Genève 2005, 184 p. [39929]

Dever William G., *Aux origines d'Israël. Quand la Bible dit vrai.* Bayard, Paris 2005, 188 p.

Doré Joseph, Kubler Michel, Ehlinger Charles, *La grâce de vivre.* Bayard, Paris 2005, 512 p.

Dousse Michel, *Marie la musulmane.* Albin Michel, Paris 2005, 268 p.

Durand Jean-Dominique, *L'esprit d'Assise. Discours et messages de Jean-Paul II à la Communauté de Sant'Egidio. Une contribution à l'histoire de la paix.* Cerf, Paris 2005, 204 p.

Fitzgerald Michael, Laurent Annie, *Dieu rêve d'unité. Quarante ans de dialogue interreligieux.* Bayard, Paris 2005, 216 p.

Fuchs Eric, *Faire voir l'invisible. Réflexions théologiques sur la peinture.* Labor et Fides, Genève 2005, 116 p.

Gimenez Maxime, *La guérison spirituelle. T. 2. Qui guérit ?* Cerf, Paris 2005, 144 p.

Godo Emmanuel, *Paul Claudel. La vie au risque de la joie.* Cerf, Paris 2005, 356 p.

Grootaers Jan, *Rome et Genève à la croisée des chemins (1968-1972). Un ordre du jour inachevé.* COE/Cerf, Genève/Paris 2005, 210 p.

Grün Anselm, *Jésus, l'image de l'homme. L'Evangile de Luc.* Bayard, Paris 2005, 168 p.

Grün Anselm, *L'identité masculine en question.* Médiaspaul, Paris 2005, 182 p.

Gutton Philippe, Villeminot Vincent, *Comment renouer le dialogue avec vos ados ?* Fleurus, Paris 2005, 138 p.

Huerga Alvaro, *Bartolomé de Las Casas. Vie et œuvres.* Cerf, Paris 2005, 492 p.

Lagarde France de, *Cambodge. Pour un sourire d'enfant. L'aventure de Christian et Marie-France des Pallières, de leurs collaborateurs et de leurs 4000 enfants.* Nouvelle Cité, Montrouge 2005, 188 p.

Luneau René, *L'enfant prodigue.* Bayard, Paris 2005, 172 p.

Mattheeuws Alain, *Accompagner la vie dans son dernier moment.* Parole et Silence, Paris 2005, 154 p.

Pedrazzini Yves, *La violence des villes.* D'en bas, Lausanne 2005, 252 p.

Rouanet Marie, *L'ordinaire de Dieu.* Albin Michel, Paris 2005, 158 p.

Scheder Dominique, *L'auto jaune. Parcours au travers d'une folie.* Favre S.A., Lausanne 2005, 160 p.

Semaines Sociales de France, *L'Europe, une société à inventer.* Bayard, Paris 2005, 418 p.

Stutz Pierre, *S'épanouir au rythme des saisons.* Saint-Augustin, St-Maurice 2005, 146 p.

Thomas More, *Histoire, Eglise et spiritualité. Textes et correspondance.* Bayard, Paris 2005, 272 p.

Valadier Paul, *Un philosophe peut-il croire ? Suivi de : La science comme nouvelle Religion selon Nietzsche. La personne en son indignité.* Cécile Default, Nantes 2005, 92 p.

Wolf Marc-Alain, *Un psychiatre lit la Bible.* Cerf, Paris 2005, 188 p.

La voix des peuples

C'était comme une machine à Tinguely, les marteaux frappaient les enclumes avec l'horlogère précision d'un mouvement qu'on nous promettait perpétuel. Les rouages tournaient tout seuls, en circuit fermé, alimentés par la seule énergie de leur mécanique interne. Mettre de la logique dans l'absurde, disait le génial créateur suisse. Oui, c'était un peu cela, l'Europe.

D'ailleurs, il suffisait d'aller à Bruxelles (j'ai eu plusieurs fois cet honneur) pour s'en rendre compte. Une conférence de presse quotidienne où, à force d'ennui, on n'en finit plus de compter les étoiles (il y en a définitivement douze), de longs couloirs, des bureaux, des journalistes très imbus de leur importance, mais, quelque part en bouche, l'amère et pâteuse impression d'une technocratie rampante et triomphante. La politique, celle qui compte ? Absente. La citoyenneté ? Ailleurs, mille fois ailleurs, allée avec le soleil, sous d'autres vents, vers d'autres rivages.

L'identité européenne ? Sans doute assez forte, déjà, et plus qu'on croit, malgré la nécessaire lenteur de son mûrissement, mais dans les cœurs : ceux des Français, des Allemands, des Lettons, des Espagnols. Et même des Suisses, car point n'est besoin de structure pour se reconnaître dans la profondeur d'une appar-

tenance. Le cœur de l'Europe bat, très fort, déjà, sur le Rhin ou sur le Neckar; chers à Hölderlin, sur le Tibre latin, les rives du Tage ou de la Vistule, il bat dans l'éblouissante lumière des collines de Toscane ou d'Ombrie, les absides romanes de Bourgogne ou de Castille ; mais, dans la machine bruxelloise, étymologiquement irresponsable, il faut vraiment tendre l'oreille, très fort, pour en percevoir la plus infime palpitation.

Qu'on le veuille ou non, en cet été 2005, c'est encore dans les nations que se vivent l'identification politique et les émotions citoyennes. Je sais à quel point ce mot, « nation », donne immédiatement des éruptions d'urticaire à toute une génération qui, depuis bientôt quarante ans, a cru bon de pouvoir en faire l'économie. Parce que, dans ce mot, par un malentendu qui perdure, certains ne veulent voir que « nationalisme », c'est-à-dire Bismarck, c'est-à-dire la guerre. Alors, pour conjurer cet inéluctable, il aurait fallu construire l'Europe en « dépassant » les nations, comme on dépasse une Porsche sur l'autoroute, comme on franchit un Rubicon, comme on sort un lapin noir du Périgord d'un grand chapeau blanc, venu de Flandres.

Et cette voix des peuples, qui est encore la voix des nations, qui vient de s'exprimer en France, aux Pays-Bas, n'est pas une voix contre l'Europe. L'immense majorité des citoyens de ces pays savent tout ce qu'on doit à de Gaulle et Adenauer, Mitterrand et Kohl. Ils savent que c'est pour ne plus avoir la guerre que tout cela, lentement, laborieusement

parfois, a été entrepris. Pas contre l'idée européenne, mais contre l'Europe à la Tinguely, alors là, furieusement, oui. Contre cette Europe-là qui s'est élargie beaucoup trop vite, qui commet l'incroyable erreur d'ériger, je vous demande bien pourquoi, le libéralisme en dogme, et, surtout, qui n'écoute pas assez les peuples qui la composent.

Le vote français du 29 mai 2005, c'est le réveil des peuples. C'est la vieille voix révolutionnaire qui gronde et qui grogne, et qui, souveraine, bougonne et morigène. Elle rappelle aux apparatchiks leur statut d'intermédiaires, d'intendants, alors que beaucoup d'entre eux étaient en passe de se croire les maîtres du château. Démocratie, pouvoir au peuple, suffrage universel, souverain qui tranche à l'issue d'une vaste et vraie campagne : voilà des mots comme des couperets, des mots qu'on aimerait entendre plus souvent, d'un bout à l'autre de l'Europe. Et si certains pays, pour des décisions de destin comme l'était l'approbation de ce traité, se sont contentés d'un vote parlementaire, à la façon des Diètes du Saint Empire, lointaines, censitaires, élitaires, eh bien ! il faut dire très fort qu'ils ont eu tort. Dans les grands moments, c'est un acte de foi démocratique que j'assume, c'est à l'ensemble du corps électoral qu'il faut s'adresser ; les élus intermédiaires ne suffisent pas.

Je vous le donne en mille : dans les années qui viennent, le goût salé du suffrage universel va, progressivement, chatouiller les appétits des peuples d'Europe qui en ont été privés. Pour parler net, je

ne vois pas l'Allemagne, encore très corsetée dans son expression populaire par la sévérité de la Loi fondamentale de 1949, résister longtemps à des modifications constitutionnelles permettant au peuple, dans son ensemble, de trancher sur le sort de la nation. En quoi faudrait-il s'en plaindre ? En quoi un citoyen rhénan, bavarois, saxon ou prussien aurait-il, moins qu'un Français ou qu'un Suisse, le droit de monter aux urnes, accomplissant en cela l'infime, mais réelle, indivisible fraction du mouvement d'un roi qui, naguère, montait vers Reims. L'onction, mille et mille fois partagée, d'un Sacre. C'est cela, le peuple souverain.

Pascal Décaillet



JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

conceptplus graphique collantes hmg

ECR

formation
chrétienne
2005/2006

département
de la formation
de l'église
catholique
romaine

Renseignements et inscriptions:

Département de la formation (DEF) Vicariat épiscopal Rue des Granges 13 1204 Genève
Tél 022 319 43 43 Fax 022 319 43 53 E-mail magali.faccini@cath-ge.ch